

BUHR A
a39015 01807861 1b


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817



# MÉMOIRES

DE

# J.-B. LOUVET,

## ET DE LA JOURNÉE

DU 31 MAI 1793.

---

TOME I.

DE L'IMPRIMERIE D'HÆNER, A NANCY.

# MÉMOIRES

DE

# J.-B. LOUVET,

AUTEUR DE FAUBLAS,

MEMBRE DE LA CONVENTION, etc;

## DE LA JOURNÉE DU 31 MAI,

SUIVIS DE QUELQUES NOTICES POUR L'HISTOIRE ET LE RÉCIT DE MES PÉRILS DEPUIS CETTE ÉPOQUE JUSQU'A LA RENTRÉE DES DÉPUTÉS PROSCRITS DANS L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

---

Juste ciel! éclaire ce peuple malheureux pour lequel je désire la liberté.... Liberté!.... elle est pour les âmes fières qui méprisent la mort et savent à propos la donner. Elle n'est pas pour ces hommes corrompus qui, sortant du lit de la débauche ou de la fange de la misère, courent se baigner dans le sang qui ruisselle des échafauds. Elle est pour le peuple sage qui chérit l'humanité, pratique la justice, méprise ses flatteurs, connaît ses vrais amis, et respecte la vérité. Tant que vous ne serez pas un tel peuple, ô mes concitoyens! vous parlerez vainement de liberté, vous n'aurez qu'une licence dont vous tomberez victimes chacun à votre tour; vous demanderez du pain, on vous donnera des cadavres, et vous finirez par être asservis.

MADAME ROLAND.

---

## TOME PREMIER.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE HISTORIQUE,
RUE SAINT-HONORÉ, HÔTEL D'ALIGRE, N° 123,
et rue de l'Arbre-Sec, n° 26.
1821.

# AVERTISSEMENT.

Des Cavernes du Jura, le 19 avril 1794, — 30 germinal an 2e de la république, une et indivisible.

*Ici, comme là bas, le temps me manque. Je jette des notes, et voilà tout. Qu'on ne s'attende ni à la concision du style, ni à l'abondance des détails. A vrai dire, je n'écris ni l'histoire, ni même ce qu'on appelle des mémoires. Je consigne des notes qui puissent m'aider, si quelque jour de vrais loisirs me sont donnés, ou aider quelqu'autre, si je ne puis jamais reprendre la plume. Mais qu'on s'attende à la vérité, car je proteste que, pénétré de respect pour elle, je regarderais comme un crime la seule pensée de l'altérer. C'est elle d'ailleurs, c'est elle seule qui peut nous justifier. Elle seule peut détruire cet immense échafaudage de calomnies absurdes ou atroces dont ils nous ont accablés, afin de nous assassiner ensuite.*

Paris, ce 16 pluviôse an 3.

*Voilà ce que j'écrivais dans un temps où j'étais loin d'espérer que moi-même j'imprimerais ces* notices. *Je croyais esquisser mon ouvrage posthume, c'est pour cela qu'en retraçant toute ma vie révolutionnaire, j'ai donné aussi quelques détails sur ma vie privée. Ce n'est point par les suggestions de l'amour-propre, trop souvent méprisable et petit, que j'ai été déterminé à parler de moi; je m'y suis résolu pour l'intérêt public, auquel les circonstances ont voulu que j'appartinsse. Un modeste silence sur nos actions personnelles ne nous est plus permis. Ils nous ont imputé tant de mal, qu'ils me forcent à révéler le peu de bien que j'ai fait.*

*Et vous, que j'ai tant aimés dans votre vie privée, que j'ai si souvent admirés dans votre vie publique, bons amis, bons parens, bons pères, époux tendres, vous, les fondateurs de la liberté républicaine pour laquelle vous êtes morts en lui don-*

*nant encore vos vœux ; restes précieux des proscrits du 31 mai, vous qu'a dévorés cette Gironde où je vous quittai par une témérité qui me fut salutaire, où vous restâtes par une confiance qui vous perdit* (1) *; vous que j'embrassais, hélas! pour la dernière fois, et qui maintenant, de l'Élysée où vos ombres reposent, réclamez nos communes promesses, croyez que je remplirai mes devoirs. Le jour s'approche où toutes vos vertus seront publiées ; que ne puis-je retrouver les mains fidèles à qui vous confiâtes vos derniers écrits! Que ne m'est-il donné d'aller bientôt fouiller cette terre sainte où vous les avez déposés! Et s'il était vrai que, pour achever de vous faire connaître, il fallut encore*

---

(1) On sait aujourd'hui la fin tragique de Salle, Guadet, Barbaroux et Valady. Quant à Péthion et Buzot, je l'annonce avec douleur, il y a mille à parier contre un qu'ils ne sont plus. De sept que nous étions dans ce fatal département de la Gironde, je reste seul.

*aujourd'hui quelque courage, qu'avec orgueil me rappelant votre fin glorieuse et marchant au même but, j'aimerais à répéter, après un des hommes de* Tacite :

> La terre peut me manquer pour vivre ; elle ne saurait me manquer pour mourir.

*Au reste, on trouvera qu'en rappelant, dans ces Mémoires, quelques faits de la vie politique de* nos amis, *je leur ai reproché quelques fautes. C'est qu'avant d'écrire pour eux, j'écris pour la république. C'est qu'ils sont trop grands hommes, pour être flattés. C'est que d'ailleurs leurs fautes ont toutes été vertueuses ; c'est que toutes ont pris leur source dans la pureté de leurs mœurs, dans l'extrême bonté de leurs cœurs. Ces gens de bien n'ont pu croire aux forfaits que le jour qu'ils en sont tombés les victimes.*

*Je finis par un avertissement indispensable : qu'en lisant ces Mémoires, on veuille bien se rappeler souvent à quelle époque ils furent terminés. Robespierre*

*régnait encore. Quand donc je parle des comités et des tribunaux, ce n'est jamais que de ceux de Robespierre qu'il s'agit. Ah! puisse le génie de la république soutenir toujours le bras des hommes courageux qui ont, au 9 thermidor, changé la face de la France; et moi, dont les vains efforts avaient entrepris beaucoup plutôt ce qu'ensuite leur puissance a consommé, puissé-je, bientôt à mon poste, seconder leurs efforts pour la guérison des profondes plaies dont les* ultra-révolutionnaires *ont frappé la patrie.*

*En attendant, jeunesse parisienne, un mot. Vous êtes enfin réveillée; gardez de vous endormir un instant. Vigilance et vigueur, mais constance et sagesse. Craignez également de vous précipiter trop tôt sur les obstacles, et de les aller chercher où ils ne sont pas. C'est ordinairement pour avoir été trop vîte, qu'on perd haleine, et trop souvent on manque à jamais le but, parce qu'on n'a pas attentivement regardé sa route. Ainsi j'ai peine*

*à croire qu'aller dans les spectacles siffler le buste d'un cadavre, soit le meilleur moyen de servir la liberté* (1). *C'est l'opinion qui tue les faux dieux, et c'est à la barre de l'assemblée représentative qu'on peut s'emparer de l'opinion. Que si, poussés par vos temporisations généreuses, les hommes de sang osent lever les poignards, alors brave jeunesse, plus de délibérations, plus de lenteurs : aux armes ! aux armes ! et que les assassins de vos pères, que ceux qui ont dévoré tous les vôtres, que ceux qui vous dévorent vous-mêmes en espérance, que cette race de mangeurs d'hommes soit exterminée !*

---

(1) On voit que ceci fut écrit quelques jours avant le décret contre les apothéoses prématurées.

# QUELQUES NOTICES
## POUR L'HISTOIRE;
## ET LE RÉCIT DE MES PÉRILS
## DEPUIS LE 31 MAI.

*Jean-Baptiste LOUVET, l'un des Représentans proscrits en 1793.*

---

*Des grottes de St.-Émillion, dans la Gironde, aux premiers jours de novembre 1793.*

Tout ce qui peut rendre heureux un homme sensible dont les goûts sont simples, je l'avais obtenu avant la révolution. Je vivais à la campagne que j'aimais avec passion. J'y composais des ouvrages dont le succès avait commencé ce que j'appelais ma petite fortune. Elle était petite, en effet, comme mon ambition. Vivement épris de l'indépendance, j'avais compris de bonne heure que le seul moyen de me

l'assurer était de borner, autant que possible, mes besoins; aussi le luxe, enfant de la coquetterie des premiers jours de mon adolescence, je l'avais chassé. J'avais appelé la sobriété, si nécessaire à la santé de chacun, plus nécessaire au travail d'un homme de lettres. J'avais tellement borné toutes mes dépenses, que huit cents francs par année me faisaient vivre. Les sept premiers volumes de mon premier ouvrage, imprimé à mes frais, me rapportaient un bénéfice beaucoup plus grand.

Enfermé dans un jardin, à quelques lieues de Paris, loin de tout importun, j'écrivais, au printemps de 1789, six petits volumes qui devaient, précipitant encore la vente des premiers, fonder ma petite fortune. Ils eussent produit trois fois autant, sans les grands événemens qui, dans le cours de cette année, s'attirant toutes les attentions, vinrent pour ainsi dire étouffer les ouvrages frivoles, et donnèrent d'ailleurs mille facilités de plus à ces corsaires en librairie qui ne vivent que de la dé-

pouille des auteurs. A propos de ce petit livre, j'espère que tout homme impartial me rendra la justice de convenir qu'au milieu des légèretés dont il est rempli, on trouve au moins, dans les passages sérieux, partout où l'auteur se montre, un grand amour de la philosophie, et surtout des principes de républicanisme assez rares encore à l'époque où j'écrivais.

Cette révolution qui venait, sinon détruire nos espérances, du moins en différer l'accomplissement, nous aurions dû ne la pas aimer. Mais elle était belle et juste. Le moyen de ne pas nous passionner pour elle, au détriment même de notre intérêt le plus cher? J'en serai quitte, disais-je à mon amie, pour faire quelqu'autre ouvrage et travailler un peu plus de temps. Si le retardement apporté à notre bonheur produit le bonheur du genre humain, pourrions-nous ne pas trouver quelque douceur dont nos sacrifices, et mon amante applaudissait.

Quelle femme! quelle générosité! que

de grandeur ! comme elle était digne de l'immortelle passion qu'elle m'inspirait ! Nous avions été, pour ainsi dire, élevés ensemble. Notre amour était né, avait cru avec nous. Mais comme elle entrait dans sa seizième année, on l'avait obligée d'épouser un homme riche. Celui-ci l'avait emmené à cent lieues de moi. Elle était revenue six ans après. C'est à cette époque que, nous étant revus, nous sentîmes se développer, dans toute sa force, cette passion qui ne doit mourir qu'avec nous, hélas! et qui peut-être prépare à mon amante bien des dangers et des malheurs. Je pourrais dire aujourd'hui son nom sans la compromettre, car elle est mon épouse, et je n'éprouverai pas de persécutions qu'elle ne veuille partager, mais son innocente famille serait exposée aux plus lâches vengeances de nos persécuteurs. Il faut déguiser son nom.

Je lui donnerai celui de la généreuse fille, de la digne épouse des deux républicains dont j'ai dessiné les grands carac-

tères dans un épisode de mon premier roman. Qui m'eût dit, en 86, lorsque j'écrivais les combats, les périls, toutes les nobles infortunes de Pulawski, que bientôt ma destinée aurait avec la sienne tant de frappans rapports ; mais que, pour ma consolation, pour mon bonheur, je trouverais dans mon amie, alors seulement parée de toutes les grâces touchantes, de toutes les timides vertus de son sexe, le fier courage, les fortes résolutions, toutes les mâles vertus que le nôtre lui-même a si rarement ? Qui me l'eût dit, qu'elle aurait toute la force, toute la magnanimité que je me plaisais à donner à l'épouse de Lowzinski ? Comment l'aurais-je deviné, grands dieux ! qu'elle éprouverait presque tous les malheurs que je prêtais à *Lodoïska ?* C'est donc ainsi que je l'appelerai.

J'étais auprès d'elle à vingt lieues de Paris, lorsque la nouvelle de la prise de la Bastille nous arriva. Aussitôt je reçus de ses mains un don à tous égards précieux : la cocarde tricolore. Le trouble

›upable des forfaits qui avaient souillé la
ste insurrection de ces journées, l'indi-
ıation me mit la plume à la main. Je
:bliai cette brochure intitulée : *Paris*
*stifié.* Elle me valut mon entrée aux
:obins, où l'on n'était alors reçu qu'avec
; titres d'un vrai civisme et de quelque
'ent. C'était, je crois, dès le troisième
›is de son institution. Presque toujours
la campagne, j'allais rarement aux
ınces, et je m'y renfermais dans le rôle
›bservateur.

Tous mes ouvrages du moins furent dé-
¨mais dirigés vers le but de la révolution.
‹ısi, *Émilie de Varmont*, roman entre-
is dans l'intention de prouver l'utilité
‹ıérale et quelquefois la nécessité du
*·orce* et du *mariage des prêtres ;* ainsi,
.ıx comédies restées dans le porte-
.ille ; l'une, en cinq actes, intitulée :
*Inobli conspirateur*, ou le *Bourgeois*
*ıtilhomme du dix-huitième siècle.* J'y
aquais, par le sarcasme de la comédie,
ridicule préjugé de la noblesse, vieille

ou neuve ; et cela deux ou quatre moi avant le décret qui l'abolit. Celui qui empêcha qu'on ne la reçut au *théâtre de la nation*, parce qu'elle était *incendiaire* disait-il, ce fut *N.....*, depuis commissaire du comité de salut public auprès d Wimpfen, à l'époque de l'insurrection d Caen : N..... qui, après cette révolutio du 31 mai, affirmait, dans les départemen insurgés, que lui et la montagne étaien les vrais républicains ; et que nous, fondateurs de la république, nous étions le royalistes. J'allai porter mon *Anobli* a Théâtre-Français, rue de Richelieu. L'u de ses entrepreneurs, M. d'Orfeuil, n'entendit la lecture des trois premiers acte qu'avec une mortelle impatience. Enfin n'y pouvant plus tenir, il m'interrompit s'écriant : Il me faudrait du canon pou jouer cette pièce. C'est cet homme, aristocrate fieffé avant le 10 août, qui no accuse maintenant de royalisme, et s donne pour républicain. C'est ce monst d'imposture et de cruauté qui préside

cette horrible commission qui, dans *Commune-Affranchie*, a, sur huit mille victimes, fait égorger six mille républicains; c'est lui qui prétend qu'il n'y a eu que dix-sept cents exécutions.

L'autre comédie était une satire amère et très-gaie des momeries de la cour de Rome. Son titre était : l'*Élection et l'audience du Grand-Lama Sispi*. Le manuscrit est resté entre les mains de Talma, du théâtre de la rue de Richelieu.

La seule que je parvins à faire jouer, fut une espèce de farce, appelée *la Grande revue des armées noire et blanche*. Son titre indique assez son objet. C'étaient quelques ridicules jetés sur l'armée de Coblentz. Elle eut vingt-cinq représentations.

J'allais dans toutes les occasions importantes à ma section. Là, je parlais quelquefois, car l'aristocratie y venait souvent en force, et du côté des patriotes les sujets manquaient. J'y parlais donc de loin en loin, mais je fuyais les *honneurs du bu-*

*reau* qu'il m'eût été facile d'obtenir. L'un des premiers, je m'inscrivis sur les registres de la garde nationale; l'un des premiers, je fournis ma contribution patriotique; l'un des premiers, je fus juré d'accusation. Ainsi je remplissais tous les obscurs devoirs de la révolution, me dérobant sans cesse à ses éclatans bénéfices. Jamais on ne me vit chercher les triomphes de la tribune et les douceurs de la popularité. Le moment était venu où, malgré moi, pour ainsi dire, j'allais me montrer.

La plupart des défenseurs de la cause populaire lui avaient été successivement arrachés, les uns par la mort, les autres par la corruption. La cour en était venue au point de conspirer ouvertement contre la constitution acceptée. Tous les partis qui travaillaient à la détruire, étaient assurés de l'appui du monarque. On encourageait à la fois, par des émissions de numéraire, des journaux bien payés, d'officieux *veto*, par toutes les plus détestables manœuvres du machiavélisme; enfin, les

bicaméristes de La Fayette, les prêtres de l'abbé Maury, les nobles de l'armée de Condé. J'étais du petit nombre de ces philosophes hardis qui avaient, à la fin de 1791, déploré le sort d'une grande nation, obligée de s'arrêter, à mi-chemin, dans la carrière de la liberté, et de se dire affranchie, lorsqu'elle avait encore une cour et un roi. Trop heureux cependant d'avoir vu réformer tant d'antiques abus, j'avais, comme plusieurs autres, promis de bonne foi fidélité à cette constitution châtrée, espérant que le temps amenerait avec lui, sans secousse, sans déchirement, sans hémorragie, la guérison des dernières plaies. Oui, par le ciel qui lit dans les cœurs, je jure que, si la cour n'eut pas mille fois et continuellement tenté de nous ravir une demi-liberté, je n'aurais jamais attendu que du temps notre liberté toute entière. Mais il devenait incontestable que la cour conspirait, que non contente de fomenter toutes les révoltes intérieures, elle appelait l'étranger. Un roi coupable, en violant tous

ses sermens, nous déliait des nôtres. C'était l'ancien despotisme qu'il nous voulait rendre ; eh bien ! nous lui donnerions la république. Et, dans les imminens dangers de la patrie, nul ne pouvait plus, sans crime, se dispenser d'aller grossir le trop faible bataillon, le bataillon sacré qui combattait pour elle.

J'appris à ma Lodoïska les pensées qui me travaillaient. Son amour en frémit ; son civisme ne put qu'applaudir. Tu veux que je le permette, me dit-elle. Hélas ! à quel temps renvoyons-nous les doux projets de la cabane (1) ! A travers quels orages nous allons passer ! il le faut néanmoins, je l'avoue. Mais puisse un si grand sacrifice t'obtenir la reconnaissance des hommes ! Puissent-ils ne nous jamais forcer à nous en repentir !

Dès-lors, je descendis dans la terrible lice. Indigné des manœuvres de ces nobles qui, pour l'établissement des plus intolé-

---

(1) J'aurai occasion de dire ce que c'était.

rables abus, allaient armer l'Europe contre leur patrie, je fis, à la barre de l'assemblée législative, le 25 décembre 1792, *ma pétition contre les princes*. Elle eut, dans le sénat et dans tout l'empire, un prodigieux succès, dont elle n'était pas, je crois, tout à fait indigne. C'est du moins l'un des meilleurs morceaux qui soit sorti de mes mains. Les journaux l'ont diversement dénaturée. Baudouin en a fait, par ordre de l'assemblée, une petite édition, dont j'ai revu les épreuves. C'est celle-là qu'on peut consulter.

Je fis encore deux pétitions, l'une contre celle du département de Paris, qui avait prié le roi de mettre son *veto* sur le décret des prêtres, je crois. L'autre, je ne sais pour quel objet. Toutes deux furent encore imprimées chez Baudouin, par ordre de l'assemblée.

Puis, en janvier 1792, dans une discussion de première importance, je parus à la tribune de cette société célèbre, où je m'étais tenu jusqu'alors dans la plus complète obscurité.

*Des cavernes du Jura, le 19 avril 1794, 30 germinal an 2e de la république française, une et indivisible.*

Après mille périls, j'arrive dans ces solitudes. J'y espérais un asile. Y en a-t-il encore pour un républicain sur la terre? D'un moment à l'autre, je puis être obligé de quitter ces lieux pour aller.... O Dieu! tu me recevras dans ton sein!

Plus que jamais le temps me manque. Il ne s'agit pas d'écrire des mémoires, il faut jeter des notes, sacrifier les faits les moins importans, la plupart des détails. Que la personne à qui j'ai laissé, dans la Gironde, le premier cahier, songe à le joindre à ceux-ci; je crois alors en être resté au moment où j'allais pour la première fois parler aux jacobins.

C'était sur la grande question de la guerre. A cet égard, j'observais, je crois, que quatre factions divisaient alors l'état. Celle des feuillans à la tête desquels était La Fayette, nommé général en chef; il con-

sentait à laisser les Autrichiens pénétrer sur le territoire français, pensant avec leur secours écraser les jacobins et obtenir la constitution anglaise. Celle des cordeliers, travaillant à renverser Louis XVI, pour placer sur son trône Philippe d'Orléans. Les chefs évidens de celle-là étaient Danton et Robespierre; le chef secret, Marat. Observez que Robespierre et Danton avaient le mutuel désir, également dissimulé, de se supplanter quelque jour; celui-ci comptant bien dominer tout à fait le conseil de régence, dont Philippe n'eût jamais été que le maître apparant; celui-là se flattant de parvenir à la dictature, après avoir triomphé de tous ses rivaux. Le troisième parti, encore peu nombreux, mais considérable par des talens transcendans, entre lesquels on distinguait Condorcet, Roland, Brissot, était celui des purs jacobins qui voulaient la république. Il est à observer que presqu'aucun jacobin n'était cordelier, mais que presque tous les cordeliers étaient jacobins, et faisaient à ceux-

ci une guerre ouverte dans leur salle même, Robespierre portant presque toujours la parole pour les cordeliers. Les combats des deux partis et leur position, au commencement de 92, sont assez bien peints dans une brochure que j'ai publiée vers la fin de la même année ou le commencement de 93; elle est intitulée : *A Maximilien Robespierre et à ses royalistes*. Enfin, la quatrième faction était celle de la cour, qui se servait de toutes les autres pour les écraser toutes; de La Fayette, en le flattant des deux chambres; des cordeliers, en les poussant sur les jacobins; des jacobins, en les excitant à faire une insurrection qu'elle espérait tourner à son profit. Ainsi La Fayette ayant ouvert la France aux étrangers, les jacobins ayant marché sur le château des Tuileries, autour duquel on comptait les égorger tous, il n'y avait ni constitution de 89, ni constitution anglaise, ni république; il y avait établissement de l'ancien régime avec toutes ses oppressions, plutôt augmentées qu'adoucies.

Ce fut dans ces circonstances que se mût aux jacobins la grande question, si on devait déclarer la guerre à l'Autriche. Les cordeliers ne la voulaient pas, parce qu'elle donnait trop de pouvoir à La Fayette, le plus grand ennemi de d'Orléans; les jacobins la voulaient, parce que la paix, continuée pendant six mois, affermissait aux mains de Louis XVI un sceptre despotique, ou bien aux mains de d'Orléans un sceptre usurpé, et que la guerre seule, une prompte guerre pouvait nous donner la république. A cette occasion donc éclata la plus forte scission entre la faction Robespierre et le parti Brissot. Moi, qui n'avais pas même encore vu celui-ci, moi, qui ne pensais à rien qu'à la république, je parlai dans cette question. Mon premier discours fit beaucoup d'effet; mais dans le second, l'un des meilleurs morceaux que j'ai composés, j'accablai Robespierre; il le sentit, ne put répondre un mot ce jour-là, balbutia cinq ou six réponses les jours suivans, écrivit, écrivit, écrivit, et mit en campagne tous

les limiers de la cordelière pour calomnier dans les cafés, dans les groupes, l'orateur nouveau.

A peine je descendais dans la carrière, et déjà mes périls commençaient. Une chose digne de remarque, c'est que je n'ai jamais pu savoir s'il est vrai que la popularité a quelques douceurs. Dès que j'ai servi le peuple, on m'a calomnié près de lui, et plus je mettais d'ardeur à soutenir ses intérêts, plus il me poursuivait de sa haine. Il est bien vrai qu'après mes deux discours aux jacobins, imprimés et envoyés partout à leurs frais, j'allai rapidement au secrétariat de la société et à sa vice-présidence. Il est assez piquant de remarquer à cet égard que les députés seuls pouvaient être présidens, et que celui qui le fut en même temps que j'étais vice-président, c'était Bazire. Ainsi, si les purs jacobins avaient emporté la vice-présidence, la présidence était échue aux cordeliers. Cependant, au moment où j'écris, Bazire a été guillotiné, et moi je languis dans l'exil.

Robespierre s'est fait jour entre deux. Mon élection cependant était l'ouvrage de quelques républicains éclairés; mais la masse, la foule idiote, déjà toute robespierrisée, me détestait. Voici le premier moyen dont s'avisa le futur dictateur pour faire disparaître, en ses premiers jours, un nouvel athlète, dont le courage et les moyens l'alarmaient fort.

Avec Dumouriez, qui se disait alors républicain, comme il se dit aujourd'hui feuillant, comme il se dira demain aristocrate, si cela convient à sa vaste ambition, appuyé au reste sur d'immenses talens, avec Dumouriez étaient au ministère trois vrais républicains, Roland, Servan, Clavière: tous quatre voulaient la guerre. Je ne connaissais encore aucun d'eux, aucun d'eux ne me connaissait que par mes succès dans cette discussion récente, où j'avais conquis à leur opinion tous les jacobins de bonne foi. Il fallait un ministre de la justice, les quatre ministres jetèrent les yeux sur moi; il fut arrêté qu'au pro-

chain conseil on présenterait mon nom au roi, qui m'eût infailliblement accepté, parce qu'à cette époque il entrait dans les plans de la cour de composer tout le ministère, absolument comme les nouveaux ministres le demandaient. C'était le surlendemain que devait se tenir le conseil; mais dès la surveille, Robespierre et tous les cordeliers apprirent que j'allais être nommé. Le lendemain voici ce qu'ils firent:

Dès le matin, les limiers allèrent crier dans les groupes qu'arrivé de Coblentz depuis trois mois, je m'étais insinué aux jacobins pour les diviser. A midi, je me promenais sur la terrasse des Feuillans, passant près des groupes très-agités, et ne me doutant pas que c'était moi que leurs cris menaçaient. Chabot, que je ne connaissais que de vue, vint charitablement m'en avertir, et d'un ton très-officieux ajouta, que je ferais bien de ne point aller le soir aux jacobins, où je pourrais courir quelques risques. On va voir que ces me

sieurs auraient trouvé commode de me calomnier, sans que je fusse là pour répondre. Je ne tins compte de l'avis, j'allai le soir aux jacobins. Une heureuse circonstance me permit de traverser, sans être reconnu, les cours où des spadassins, aujourd'hui pour la plupart membres du tribunal révolutionnaire, m'attendaient armés de gros bâtons. J'entrai dans la salle au moment où l'éternel dénonciateur Robespierre dénonçait vaguement des émigrés introduits dans la société, etc., et les tribunes, imbues des propos de la matinée, d'applaudir avec fureur. Robespierre finissait par demander qu'une commission examinât ces nouveaux reçus, et qu'on les chassât de la société. Je demandai la parole pour appuyer la motion; Robespierre s'y opposa, disant que je voulais troubler la société, et puis il recommença à m'inculper d'émigration indirectement, et ayant bien soin de ne me pas nommer. J'insistai pour la parole; les tribunes, ayant reçu le signal, se levèrent furieuses.

Je voyais de toutes parts des poings et de bâtons. Cinquante jacobins, indignés, vinrent se grouper autour de moi, offrant de m'accompagner jusqu'à ma porte. Un d'eux (il s'appelait Bois) me dit : Moi, je fais mieux, ils ne veulent pas t'entendre; ils t'entendront. Puis se jetant au milieu de la salle : Oui, sans doute, s'écria-t-il, il y a un traître ici. Les cordeliers alléché se turent aussitôt, et les douces tribunes de les imiter. Mais ce traître, je ne veux pas l'accuser indirectement ; je le nomme, c'est Louvet. Aussitôt je me précipitai à la tribune. Robespierre voulut encore m'enlever la parole, il n'était plus temps. Dénoncé nominativement, je devais répondre La société l'ordonna. Je le fis; je rendi compte de toute ma vie révolutionnaire depuis 89, citant des faits, les lieux, les per sonnes. Ma justification eût un tel succès que les tribunes mêmes finirent par ap plaudir. Eh bien, le lendemain Robes pierre répandit le bruit que je m'étais fa dénoncer moi-même, pour avoir l'occa

sion de faire mon panégyrique, et cela, parce que je voulais être ministre de la justice.

Je ne craignais pas de l'être; mais je jure que je ne le désirais pas. Le jour même que le conseil devait se tenir, je reçus, à dix heures du matin, une lettre complimenteuse du député Hérault-Séchelles, que *je ne connaissais point*. Cet intrigant m'annonçait ma nomination, à laquelle il avait bien contribué, disait-il. Puis il demandait une des premières places des bureaux pour un de ses anciens secrétaires, peut-être comme lui, agent secret de l'Autriche. Un autre vînt me dire qu'il quittait Dumouriez, qui lui avait certifié qu'en effet je serais nommé le soir. Mais dans un dîner où se trouvèrent les ministres et quelques députés, tout changea. Un lourd personnage, assez ignorant, et surtout fort timide, Duranton de Bordeaux, me fut préféré. Ce fut la première faute du parti républicain. Il l'a payé bien cher. Elle a surtout coûté bien

du sang et des larmes à mon pays. Eh! par quelle étrange fatalité faut-il que le changement des destinées d'un homme agisse si puissamment sur les destinées d'un empire? que si j'avais été ministre de la justice, j'aurais assurément signé cette fameuse lettre de Roland, à laquelle Duranton, ambitieux et faible, refusa d'accéder. Coupable dans le sens des trois ministres, on me renvoyait avec eux. Partageant leur honorable disgrace, j'obtenais aussi l'estime publique; avec eux je rentrais le 10 août, j'étais ministre de la justice; le royalisme déguisé ne commettait pas, sur le berceau de la république, les horreurs de septembre; la faction des cordeliers ne forçait point, par la terreur, l'élection de ces députés de Paris, dont quelques-uns ont été si funestes à la France. Le gouvernement anglais, n'ayant pas de moyens d'exciter contre nous son peuple, cherchait vainement un prétexte de guerre; Robespierre, s'il ne changeait pas, succombait; avec lui tombait ou n'osait se

montrer Pache et son insolente commune; Chaumette, Hébert, *le grand exterminateur*, et cette foule de vils coquins payés par les puissances. La république était fondée!

Cependant Lanthenas m'entraîna chez le ministre de l'intérieur, qui avait un vif désir de me connaître. O! Roland, Roland, que de vertus ils ont assassinées dans ta personne! que de vertus, de charmes et de talens dans la personne de ta femme, plus grand homme que toi! Tous deux me pressèrent d'écrire pour une cause qui avait besoin de l'intime réunion de tous les hommes propres à la faire valoir. La guerre était déclarée. La cour, visiblement d'accord avec l'Autriche, trahissait nos armées; il fallait éclairer le peuple sur tant de complots; j'écrivis *la Sentinelle*. Le ministre de l'intérieur en faisait les frais. Ma très-modique fortune n'aurait pu suffire à l'impression d'un journal-affiche, dont plusieurs numéros furent tirés à plus de vingt mille. Ceux qui ont étudié

Paris et les départemens, savent combien *la Sentinelle* a servi la France à l'époque où l'étranger, enhardi par ses alliances intérieures, menaçait de tout envahir.

A quelque temps de là, Dumouriez, voulant régner au conseil, culbuta les ministres Servant, Clavière et Roland. Le jour même on vint me confier qu'il pensait à me donner l'ambassade de Constantinople. Il y eût même quelques journaux qui l'annoncèrent; ce qui n'empêcha pas que je n'insérasse dans le numéro suivant de *la Sentinelle*, un paragraphe fort vif contre la conduite du ministre favori; aussi n'ai-je plus entendu parler de mon ambassade.

Ce fut à peu près à la même époque que Brissot et Guadet voulurent me faire envoyer commissaire à Saint-Domingue. Guadet surtout insista long-temps avec la plus grande chaleur. Deux passions également fortes me retinrent; l'amour de Lodoïska, qui n'étant pas ma femme alors, n'aurait pu me suivre, et l'amour de ma patrie en péril. Sur mes refus réitérés, on

donna cet emploi à Santhonax. Si je l'eusse accepté, Santhonax serait actuellement proscrit à ma place, et moi je ferais, à la sienne, la guerre aux Anglais dans Saint-Domingue.

Vint enfin l'insurrection du 10 août. Ce que j'ai fait dans cette journée, je l'ai dit ailleurs; mais ce que je n'ai pas dit, c'est que j'ai contribué à sauver des soldats suisses que les satellites de d'Orléans, qui avaient fui à la première décharge, vinrent pour massacrer quand le combat fut fini. Je fis filer plusieurs de ces malheureux dans les corridors de l'assemblée, d'où ils passèrent au comité diplomatique, dans les armoires duquel Brissot et Gensonné en cachèrent plusieurs. Un autre fait, non moins piquant dans une autre genre, c'est que Danton, qui s'était caché pendant le combat, parut après la victoire, armé d'un grand sabre, et marchant à la tête du bataillon des Marseillais, comme s'il eût été le héros de ce jour. Quant à Robespierre, plus lâche encore et non moins hypocrite,

il n'osa se montrer que plus de vingt-quatre heures après l'affaire; ce qui ne l'empêcha pas de s'en attribuer tout le succès au conseil de la commune, où il alla commander en despote le surlendemain 12.

Et le 2 septembre suivant, ils nous menaçaient tous. L'affreux Robespierre proscrivait à la tribune; *le grand exterminateur* rendait des arrêts de mort. Le supplice de Brissot, de Vergniaud, de Guadet, de Condorcet, de Roland, celui de la citoyenne Roland, celui de ma Lodoïska, le mien, étaient décidés. Vils imposteurs, infâmes royalistes, étions-nous déjà des fédéralistes alors? non: mais, pour le service des puissances, vous inventiez d'autres calomnies!

Étions-nous des fédéralistes, dès les premiers jours de la convention? et cependant vous nous proscriviez déjà; vous proscriviez les deux tiers de l'assemblée; vous placardiez qu'il fallait *une nouvelle insurrection; qu'à voir la trempe de la plu-*

*part des députés à la convention*, *vous désespériez du salut public. O peuple babillard!* disiez-vous, *si tu savais agir* (1).

Étions-nous des fédéralistes en février 1793? dans le nombre des calomnies dont vous nous poursuiviez sans relâche, vous n'aviez pas encore imaginé celle-là; et cependant vous nous proscriviez.

Vous nous proscriviez le 10 mars, et loin de songer à nous accuser de fédéralisme, vous donniez, comme je le démontrerai tout à l'heure, l'exemple de l'établir.

Quelques jours après, vous veniez à la barre de l'assemblée nous proscrire par la bouche de Pache. Vous demandiez vingt-deux têtes, en attendant mieux; et vous nous accusiez de tout, excepté de fédéralisme.

Le 31 mai, vous veniez le sabre à la main nous saisir, et ce n'était pas encore de fédéralisme que vous nous accusiez.

(1) Voyez les placards de Marat.

Et même plusieurs semaines après, lorsque vous aviez chargé l'ingénieux Saint-Just d'imaginer nos crimes, ô absurdité! c'était le fédéralisme et le royalisme ensemble que vous nous reprochiez!

Quelques mois après, le fédéralisme resta seul. Mais dans quelle bouche, grands dieux? dans celle de Barrère!

Si jamais il exista, le fédéralisme, ce fut par vous seuls, par vous qui nous l'imputez.

Vous le proclamiez au 2 septembre, dans votre circulaire où vous déclariez méconnaître l'assemblée représentative, centre unique de ralliement; où vous disiez de votre municipalité de Paris, *qu'elle venait de se ressaisir de la puissance du peuple;* où vous invitiez les autres sections de l'empire à adopter vos mesures; où par conséquent vous disiez, en d'autres termes, à chaque département: Toute l'autorité, tous les trésors, tous les moyens de gouvernement sont à moi. Pour vous plus de liberté, point de république; à moins que de

votre côté vous ne vous hâtiez de *ressaisir* aussi la portion de pouvoir qui vous revient; auquel cas, si vous pouvez éviter l'anarchie, vous avez le fédéralisme.

Vous le proclamiez de nouveau dans le manifeste de votre révolte avortée du 10 mars, où vos insurgens demandaient, *comme mesure suprême et seule efficace, que le département de Paris, partie intégrante du souverain, exerce en ce moment la souveraineté qui lui appartient.* De sorte que, pour établir le fédéralisme, chaque département n'avait qu'à vouloir aussi, d'après vos agressions et votre exemple, *exercer* sa portion de souveraineté, sauf au moins à reconnaître, sur certains points, un lien commun que vous, dans votre tyrannie, vous n'admettiez pas.

Il exista le fédéralisme, lorsque, dans chaque département, un montagnard, investi de pouvoir sans bornes, alla dicter des lois arbitraires, auxquelles le département voisin n'était pas soumis; il exista, lorsque une douzaine de dictateurs, dé-

membrant l'empire commun, s'alla créer une douzaine d'empires; il exista lorsqu'au Nord, Lebon, dans le Midi, Maignet, à l'Ouest, Carrier, Collot-d'Herbois, dans Lyon, régnèrent despotiquement, chacun selon ses caprices, au gré de ses passions, de diverses manières: eh! quelles manières, grands dieux! les barbares, ils ne s'accordaient que sur un point: verser le sang par flots, et par flots encore!

Certes il exista le fédéralisme, il exista pour le crime; mais il n'exista que par vous, tyrans, et pour vous.

Cependant, s'écrient quelques hommes étrangement abusés, les départemens se sont *fédéralisés* pour marcher contre la convention. Contre la convention! jamais Pour elle, toujours. Mais d'ailleurs, *fédéralisés!* Que voulez-vous dire? Elles étaient donc *fédéralistes*, au 14 juillet les sections de Paris qui, chacune en particulier trop faible, se *fédérèrent* pour renverser la Bastille? Ils étaient donc fédéralistes, le 10 août, ce bataillon du Finistère

ce bataillon de Marseille et ces nombreux bataillons de Paris qui se *fédérèrent* contre le château ? Et ces douze cent mille soldats qui, de toutes les parties de la république, courent aux frontières, et se *fédèrent* contre l'étranger qu'ils écrasent, ce sont donc des fédéralistes ? enfin, se fédérer, c'est donc se fédéraliser ? Quel misérable abus de mots ! quelle pitié !

Mais quand on pense que cet abus de mots a pu conduire sur l'échafaud plus de cent mille républicains, et les républicains les plus courageux, les plus éclairés, les plus probes ; quelle horreur !

Je ne répéterai point ici ce que j'ai imprimé ailleurs sur les travaux du corps électoral de Paris. Au moins les élections des départemens pouvaient remédier à ce mal. Péthion, Sieyes, Thomas Payne, Condorcet, Guadet, etc., rejetés par la faction de Paris, furent élus par le peuple des départemens; celui du Loiret, où je n'avais pas un ami particulier, pas une correspondance, où je n'avais jamais paru,

me nomma l'un de ses députés. Voilà pourtant ce qu'ils ont appelé intriguer, eux qui, dans la capitale, avaient forcé leur élection par les poignards!

Ce fut au 10 août 1792 que je me chargeai de la rédaction du journal des débats. Ils ont osé dire dans le mensonge-Amar, appelé acte d'accusation des députés *fédéralistes*, qu'on me payait 12,000 livres par an pour mentir à l'Europe dans ce journal. Voici le fait : après le 10 août, Baudoin, propriétaire de ce journal, qui le sentait perdu, si quelque patriote connu et de quelque talent ne le soutenait pas, vint me conjurer de le prendre. Je refusai; alors il alla solliciter et m'apporta des billets de Guadet, de Brissot, de Condorcet qui me priaient de m'en charger. Je me rendis. Baudoin m'offrait tout ce que je voulais. Le dernier rédacteur, qui était peu connu, touchait 6,000 livres; j'en demandai 10,000 livres, et certes Baudoin fit un excellent marché, car bientôt ses abonnés triplèrent. J'employai deux collaborateurs,

encore ma chère Lodoïska était-elle obligée d'y travailler beaucoup. Hélas! et c'est la source du plus grand malheur qui peut-être m'accable aujourd'hui; peut-être, tandis que, languissant dans un dangereux exil, j'attends cette épouse si chère, peut-être est-elle arrêtée! C'est à cette époque que mes ennemis l'ont connue; c'est alors qu'ils ont pu apprécier ses talens littéraires, son âme forte et la tendresse qu'elle me portait. C'est alors qu'Amar, sous prétexte de la reconduire, vint chez moi plusieurs fois malgré elle. Il voulait, disait-il, lui faire sa *cour* et m'éclairer sur les piéges que me tendaient Roland, Brissot et tous mes prétendus amis; c'est-à-dire, qu'envoyé par la faction, il osait se flatter de séduire mon amie et de me corrompre. Au reste, il nous vit dans notre intérieur et en désespéra bientôt. Un jour, sortant de l'assemblée où il venait de faire une motion sanguinaire, il s'approcha de ma femme et lui voulut dire quelques *douceurs*. Celle-ci, l'interrompant, lui dit froide-

ment : Monsieur, je viens d'entendre ce que vous avez dit à la tribune, et je vous méprise. Il ne revint plus chez nous, il devint notre ennemi le plus cruel. C'est lui qui n'a pas rougi d'attacher son nom à cette pièce infâme, à cet acte d'accusation qui a conduit les plus vertueux républicains à l'échafaud ; c'est lui qui dit que *je mentais à l'Europe ;* oui je mentais, car je dissimulais une partie de ta laideur et de la laideur des tiens. Enfin, c'est lui qui, membre de ce comité de sûreté-générale, maintenant investi de tout le pouvoir nécessaire pour produire un mal sans bornes, c'est lui qui, ministre des proscriptions d'un nouveau Sylla, tout-puissant pour le crime, tient peut-être ma femme dans le cimetière de ses prisons. O Lodoïska, ma chère Lodoïska ! si tu péris, j'aurai causé ta mort, mais je ne te survivrai pas long-temps.

Le 21 septembre, la convention commença, et dès le second jour Robespierre et Marat allèrent aux jacobins prêcher l'in-

surrection contre la convention; le premier osa, quelques semaines après, se plaindre à la convention de ce qu'il appelait les calomnies répandues contre lui et défier un accusateur: à l'instant même je demandai la parole. L'accusation que j'intentai contre lui produisit le plus grand effet; cinquante députés attestèrent les attentats que je rappelais, et dont le moindre devait conduire cet homme à l'échafaud. Le lâche crut sa dernière heure arrivée, il vint à la tribune me demander grâce. Si Péthion, qu'ils n'avaient pas alors assez calomnié pour lui ôter son immense influence, si Péthion que j'interpellai plusieurs fois, eut voulu dire publiquement le quart de ce qu'il savait, Robespierre et son complice étaient décrétés sur l'heure. Alors, détestés dans la république entière, n'ayant dans Paris qu'un parti très-inférieur à celui de la convention, ils recevaient le châtiment de leurs crimes. L'infâme d'Orléans, et une vingtaine de brigands subalternes rentraient dans leur nullité; un Barrère, un Lacroix, un ramas

de vils intrigans toujours prêts à traîner le char du parti dominant, restaient *rolandistes*; la république était sauvée!

Péthion, Guadet, Vergniaud firent donc cette faute de ne pas répondre aux fréquentes interpellations par lesquelles je les appelais en témoignage, et un autre poussa la faiblesse jusqu'à me blâmer, dans son journal, d'avoir intenté cette accusation.

Cependant Robespierre avait été tellement atteré, qu'il avait demandé huit jours pour répondre. Ce terme expiré il meubla, de tous les jacobins et jacobines qu'on put rencontrer, les tribunes, qui se trouvèrent pleines dès neuf heures du matin. Le dictateur parla deux heures, mais ne répondit point; je comptais l'écraser dans ma réplique. Les *girondistes* se levèrent avec *la montagne* pour m'empêcher de parler. Je ne vis plus pour moi que le fier Barbaroux, le brave Buzot, le vertueux Lanjuinais et notre vigoureux *côté droit*. Brissot, Vergniaud, Condorcet, Gensonné pensèrent qu'un *ordre du jour*, s'il sauvait Robes-

pierre, le déshonorait assez complètement pour lui ôter à jamais toute influence; comme si, devant cette faction sanguinaire, il s'agissait d'honneur, comme si l'impunité physique ne devait pas l'enhardir à tous les forfaits! Cette énorme faute du parti républicain me navra le cœur; dès-lors je prévis que les hommes à poignard l'emporteraient tôt ou tard sur les hommes à principes; dès-lors j'annonçai à ma chère Lodoïska qu'il fallait de loin nous tenir prêts à l'échafaud ou à l'exil.

Salle, Barbaroux, Buzot et moi nous ne cessions de dénoncer la faction d'Orléans. Brissot, Guadet, Péthion et Vergniaud ne nous secondaient jamais que très-faiblement. Hébert et Marat calomniaient sans cesse dans leurs journaux très-popularisés. Pache, après avoir trompé Roland par son hypocrisie de républicanisme et de vertu, trompait la nation et la trahissait en désorganisant tout au ministère de la guerre, en suscitant mille entraves au génie conquérant de Dumouriez, alors très-sincèrement ré-

publicain, quoiqu'il en puisse dire aujourd'hui. Les armées se remplissaient des apôtres de l'indiscipline et de toute espèce de brigandage; les états-majors se peuplaient des brigands dévoués à la faction. Les bureaux de la guerre, les jacobins, les cordeliers, les sections où trente coquins dominaient par la terreur, retentissaient des cris de la révolte; nos tribunes nous insultaient, nous menaçaient, ne nous laissaient plus la liberté de parler, et cependant nos malheureux amis voyaient à tant de maux un remède unique, *le plan de constitution qu'ils achevaient;* et quand on leur parlait d'un coup de vigueur contre les conjurés, ils répondaient avec le plus déplorable sang-froid qu'il fallait se garder d'aigrir ces hommes naturellement violens.

En général, il est temps de faire cette remarque que, parmi les victimes du 31 mai, on comptait beaucoup d'hommes distingués par de rares talens, capables d'épurer la morale, de régénérer les mœurs, d'augmenter la prospérité d'une république

en paix, de bien mériter de la patrie par leur conduite privée, par des vertus publiques; mais qu'il n'y en avait pas un d'eux qui fut accoutumé au bruit des factions, propre à ces coups vigoureux par lesquels on peut abattre des conjurés ; pas un même qui fut en état de soupçonner des desseins ennemis, d'embrasser d'un coup-d'œil le vaste plan d'une conjuration, et s'ils l'eussent enfin reconnu, de le vouloir combattre autrement que par des principes de morale et de pompeux discours. J'en excepte Salle, Buzot et Barbaroux qui, dès le principe, reconnurent bien la faction d'Orléans, et se joignirent à moi pour la combattre dans toutes les occasions; mais leur pénétration ne put s'étendre plus loin, il n'y eut jamais que Salles à qui je pusse persuader que l'Autriche et l'Angleterre avaient leurs principaux agens dans les jacobins, et je me souviens que Guadet, Péthion et Barbaroux même se récriaient encore dans la Gironde, six mois après le 31 mai, lorsque je disais qu'assurément Marat ét sa bande

étaient aux puissances. Quelquefois, dan des momens d'indignation, Guadet le disai bien, mais c'était par une espèce de méta phore; et certes il n'aurait jamais voul prendre ce qu'il appelait cette hypothès pour base de sa conduite dans l'assemblée Trop honnêtes gens, ils ne pouvaient croir à de pareils forfaits; aussi ne cessais-je d leur répéter que tôt ou tard ils en seraien les victimes.

Peu à peu j'ai anticipé sur les événemens revenons à l'ordre du jour sur l'accusatio contre Robespierre: ne pouvant parler je pris le parti d'écrire et d'imprimer m réponse, ainsi intitulée: *A Maximilie Robespierre et à ses royalistes.* C'est là qu j'ai peint toutes les manœuvres de Robes- pierre aux jacobins pendant 1792, la fac- tion des cordeliers, les turpitudes du corp électoral de 1792, les desseins de la factio d'Orléans, les ambitieux projets des diffé- rens chefs. Presque tout ce que j'annonçai s'est réalisé par la suite, si ce n'est que, contre mon attente, et contre toute proba-

bilité, le très-médiocre Robespierre a triomphé de Danton. Je dis très-médiocre, parce que les pompeux rapports qu'il publie depuis que réunissant, comme principal membre du comité de salut public, tous les pouvoirs, il dispose aussi des assignats, ne peuvent en imposer à quiconque le connaît aussi bien que moi. Détestable auteur et très-mince écrivain, il n'a aujourd'hui d'autre talent que celui qu'il est en état d'acheter.

Le ministre de l'intérieur, Roland, qui sentait l'irréparable faute de *cet ordre du jour*, voulut, autant que possible, l'amender, en faisant connaître à la nation tous les crimes des dictateurs de septembre. Il fit passer un grand nombre d'exemplaires de ma brochure dans les départemens, et je ne doute pas que cette grande publicité n'ait retardé de plusieurs semaines les affreux succès de la faction.

A peu près dans le même temps, Buzot et moi nous lui portâmes un coup non moins sensible. Nous demandâmes et nous

obtînmes le décret d'expulsion des Bour
bons. Une révolte des jacobins, des cor
deliers et de la commune, nous le fit rap
porter; mais du moins nous en tirâm
cet avantage d'avoir forcé la faction de
produire, de manière qu'il n'y eut pl
que les gens tout-à-fait aveuglés et de mau
vaise foi qui pussent la contester, ou
voir ailleurs que sur la fameuse *montagn*

Assurément j'avais bien mérité l'hon
neur d'être chassé de cette société des ja
cobins, où l'on ne comptait peut-être pl
trente de ses anciens membres, et q
n'était plus remplie que de cordeliers.
fus rayé le même jour que *Roland*, *La*
*thenas* et *Girey-Dupré*, collaborateur
journal de Brissot, jeune homme plein
républicanisme, de courage et de talent.

Nous voici à l'affaire de Capet, sur la
quelle j'ai quelques détails importans
donner. Salle ouvrit et motiva dans l'as
semblée l'opinion de l'appel au peuple.
la soutins; on peut voir par quels moti
et si les événemens ont vérifié mes préd

sions. Mon discours, qui ne fut pas prononcé à la tribune, parce qu'on ferma la discussion à l'instant où j'allais parler, a du moins été imprimé. Parmi nos orateurs, Vergniaud répondit à Robespierre et l'écrasa. Digne et malheureux Vergniaud, pourquoi n'as-tu pas plus souvent surmonté ton indolence naturelle? et surtout pourquoi, lorsqu'ils environnaient la représentation de mille embûches mortelles, pourquoi tes yeux ont-ils refusé de voir? Après le 10 mars ils se fermaient encore; ils ne se sont ouverts qu'au 31 mai, hélas, et trop tard!

Que d'horreurs! et ce n'était que le prélude des horreurs qu'ils nous préparaient. Nous n'étions pas loin du 10 mars: un ennemi bien redoutable et bien peu attendu allait grossir le nombre déjà trop grand de nos ennemis: Dumouriez allait aussi se joindre à la faction d'Orléans.

Au moment où j'écris, ses Mémoires ont paru. Il y prétend avoir toujours été monarchiste; mais je dois à la vérité de

déclarer et de prouver qu'il fut, pendant quelque temps, un très-sincère républicain.

Qu'il ait désiré que Louis XVI se maintînt sur le trône, alors que, devenu son premier ministre, il régnait plus que lui, je le conçois ; mais qu'après le 10 août il fut demeuré le fidèle serviteur d'un prince découronné, je crois connaître assez l'ambitieux général, pour affirmer que cela ne se pouvait pas. D'ailleurs ne m'est-il pas connu qu'après cette journée du 10 août, Dumouriez fut le premier dénonciateur de La Fayette, qui faisait prêter à ses troupes serment d'obéissance au roi ? Ne sais-je pas bien qu'à cette époque il écrivit lettres sur lettres à la commission des vingt-un de l'assemblée législative, et que ce fut ainsi qu'il obtint le commandement général ? N'est-il pas connu de l'Europe que, sans lui, Brunswick était à Paris avant la fin de l'automne? Il me dira que, pour l'honneur et la sûreté de la France, un très-zélé monarchiste pouvait bien ne pas vouloir que l'étranger vînt dicter des

lois jusque dans la capitale, et qu'il devait encore désirer de reprendre sur lui Verdun et Longwi. Je l'accorde ; mais la victoire de Jemmapes? mais la conquête de la Belgique? mais l'invasion projetée et presque effectuée de la Hollande? n'étaient-ce pas là des actes plus que constitutionnels?

Après avoir, dans une campagne à jamais fameuse, avec trente-cinq mille soldats nouveaux, arrêté, repoussé, chassé, presque détruit cent mille vieux soldats, les meilleurs de l'Europe, et commandés par un des généraux les plus célèbres ; après avoir repris deux places fortes, vaincu à Jemmapes, conquis la Belgique, et bientôt porté à toutes les puissances un coup décisif, en s'emparant des ports et des trésors de la Hollande ; puis, avec une armée fière de ses victoires, renforcée de soixante mille Brabançons et Bataves, revenir sur Cobourg, le battre, forcer l'Autriche à la paix, l'Angleterre au silence, toute l'Europe à l'admiration. Devenir ainsi le véri-

table fondateur de la république française, et l'arbitre des destinées du monde : ce rôle était assez grand pour tenter le plus ambitieux des hommes, et l'homme du plus grand génie.

Dumouriez y aspira, Dumouriez l'eût rempli. Mais la faction de l'étranger, qui ne craignait rien tant que lui, sentit de bonne heure qu'il fallait lui préparer des revers dont l'effet inévitable serait de le culbuter ou de le forcer à venir vers elle. C'est pour cela que Pache, alors ministre de la guerre, et Hassenfratz, le chef de ses bureaux, s'appliquèrent à laisser les troupes de Dumouriez manquer de tout; c'est pour cela qu'ils jetèrent dans cette armée le plus grand nombre possible de ces petits soldats orléanistes, infatigables apôtres du pillage et de l'indiscipline; c'est pour cela que le conseil, où Roland n'était plus entendu qu'avec humeur, où chacun s'unissait contre sa vertu trop austère, où Monge et Pache décidaient, et sur lequel Dumouriez, qui a grand soin de ne le pas

dire, sait pourtant très-bien que le parti républicain de la convention ne pouvait plus rien à cette époque, c'est pour cela, dis-je, que le conseil désola la Belgique de ce *Ronsin*, de ce *Chepy*, de cet *Estienne*, de cette bande de commissaires du pouvoir exécutif, secrètement et spécialement chargés de faire haïr la France et surtout son gouvernement *prétendu* républicain, et d'employer pour cela toutes les violences, toutes les extorsions, toutes les espèces de despotismes, de brigandages, tous les forfaits que de tels scélérats pouvaient inventer : comme certains commissaires investis, loin de la convention, de plus de pouvoirs qu'ils n'en avaient dans son sein, et de même chargés par la faction de rendre la *soi-disant* république à jamais détestable dans les départemens. C'est pour cela que l'un des commissaires conventionnels, choisis par la *montagne*, alors toute-puissante, pour aller dans la Belgique, fut *Lacroix*, plus capable à lui seul de détrousser les Belges que cette nuée de voleurs déjà dé-

péchés par le conseil. C'est pour cela que Marat, principal agent de l'Angleterre, ne cessait de déchirer le général dans ses feuilles, journellement colportées jusque sous les tentes de Dumouriez; c'est pour cela qu'il ne cessait de travailler à lui enlever la confiance des soldats; c'est parce qu'il savait de quels piéges on l'environnait, que d'invincibles obstacles on préparait sur ses pas, et quelles dernières trahisons on lui réservait, qu'il *prédisait* avec assurance qu'au printemps le général serait émigré. Et ces moyens leur ont réussi! et Dumouriez, trahi dans ses brillantes espérances, n'a pas rougi de pactiser avec ceux qui venaient de lui ravir tous ses moyens, toute sa fortune et toute sa gloire; contre ceux auxquels il devait tout, et qui, aux jours de leur puissance, avaient travaillé de tous leurs moyens à ses succès! Il n'a pas rougi de pactiser avec les Lacroix, les plus vils coquins que la terre ait jamais vomis, contre les Vergniaud, Condorcet, Thomas Payne et d'autres infortunés ré-

publicains, auxquels, malgré les calomnies que chacun leur prodigue maintenant, la postérité, l'impartiale postérité rendra justice. Et dans ses Mémoires, ce n'est pas au digne chef de l'horrible montagne que Dumouriez adresse ses plus fréquens reproches; c'est à mes malheureux amis que, tantôt par des omissions volontaires, tantôt par des réticences affectées, tantôt par des calomnies directes, il voudrait prodiguer l'opprobre des différens décrets qu'ils ont constamment combattus et dont ils ont été les victimes. C'est encore sur la tombe des républicains qu'il vient insulter à leurs vertus qu'il a persécutées, à leurs bienfaits qu'il a trahis! O Dumouriez! on peut ainsi faire sa cour aux rois de l'Europe; mais l'histoire est là qui n'eût parlé que de tes talens, et qui devra raconter, avec ton horrible perfidie, toutes tes bassesses.

Malgré les manœuvres d'Hassenfratz et de Pache, Dumouriez commença sa campagne, et déjà son heureuse audace triompha de tous les obstacles. La faction vit

que, malgré tout, il prendrait la Hollande; et dès-lors le général *Stingel* (je crois) laissa libre passage à Cobourg, qu'il était si facile d'arrêter. Une colonne de trente mille Impériaux tomba du ciel apparemment, sans qu'on l'eut aperçue, et culbuta nos cantonnemens. Force fut à Dumouriez de laisser son expédition si heureusement commencée, et de revenir dans la Belgique se remettre à la tête d'une armée frappée de découragement. Il lui rendit quelque force, quelque consistance, quelque discipline, et obtint encore un avantage assez important à Tirlemont.

La journée de Nerwinde vint ensuite. La défaite de l'aile gauche entraîna la perte de la bataille. Écoutez Miranda (1), il vous dira qu'il fut sacrifié par Dumouriez; écoutez Dumouriez, il vous dira que Miranda se fit battre exprès pour lui arracher la victoire. Moi qui sais que la faction détestait également l'un et l'autre, je penche à croire

---

(1) Je crois Miranda à tous égards irréprochable.

que ce fut elle, et elle seule, qui fit les désastres de ce jour. Ils étaient décisifs, et tout semble annoncer que les premiers qui, dans l'aile gauche de Miranda, crièrent *sauve qui peut* et la débandèrent, étaient ces désorganisateurs payés, ces cordeliers, dignes émissaires de Marat, dignes agens de Lacroix.

Quoi qu'il en soit, l'expédition de la Hollande était manquée sans retour, une bataille perdue décidait la perte de la Belgique ; il ne restait au général, pour couvrir la frontière, qu'une armée toute découragée, déjà très-réduite, et que les désorganisateurs allaient travailler avec plus de succès. Voilà Dumouriez dans la situation où depuis long-temps la faction brûlait de l'amener. A ses yeux la république est désormais perdue ; s'il continue de se battre franchement pour elle, il se perdra tôt ou tard lui-même ; encore un revers, et ses mortels ennemis les jacobins, le pousseront à l'échafaud. Que faire cependant ? à quelle cour demander

asile? quel roi recevra, quel roi ne poursuivra pas le vainqueur de Brunswick? Il y avait bien un autre parti à prendre, plus prompt, plus sûr, plus généreux : assurer la retraite de ses troupes, les ramener sur la frontière, les placer dans la situation la moins défavorable, de là écrire à la convention, et Dumouriez sait écrire ; écrire une lettre digne de son auteur et des circonstances; dévoiler sans ménagement, non pas quelques faiblesses de tel ou tel républicain, mais tous les crimes des nouveaux royalistes, toutes les infâmes manœuvres de Pache, toutes les scélérates propositions de Lacroix; enfin, tous les forfaits d'une faction impie et du cruel étranger qui la soldait; puis, à l'exemple du dernier des Brutus et de tant d'autres généraux de l'antiquité..... mais à quoi bon une telle folie? rien, qu'à sauver son honneur! rien, qu'à assurer sa gloire! rien, qu'à lui donner une des premières places dans l'histoire! Qui lui, il imiterait *ces fous de la convention* qui, dans leurs propos, vont citant sans cesse, non

pas comme il le dit, les Romains, mais, ce qui est un peu différent, les héros de Rome! non, un tel moyen ne pouvait nullement convenir au général : jusque-là, sans doute, il avait été républicain, *pour ses intérêts ;* mais romanesque, il ne l'avait pas encore été.

D'autres pensées étaient propres à séduire un homme de son caractère. Il lui paraissait désormais impossible que la France ne retombât pas sous le joug de la royauté; si les étrangers nous donnaient un roi, ce ne serait qu'à travers des flots de sang et avec le despotisme absolu. C'était donc, selon cet homme, rendre aux Français un service réel que de traiter en-dehors avec Cobourg, en-dedans avec Philippe, pour le rétablissement de la constitution de 1789; et, dans ce dernier plan, le général était encore un personnage de grande importance. Il est vrai qu'il fallait trahir ses engagemens devant l'Europe, livrer aux poignards des gens de bien, cruellement trompés, et dévorer la honte de s'associer

aux plus méprisables des hommes, Lacroix et Marat. Nulle considération ne le put retenir. Comme Lacroix et quelques-uns des siens vivaient encore, et jouissaient même d'une grande popularité au moment où il a publié ses Mémoires; comme par conséquent ces prétendus *républicains* pouvaient servir la cause des rois, et qu'il importait de ne pas leur ôter leur masque, Dumouriez n'a fait qu'indiquer ses secrètes conférences avec eux. Il avoue du moins l'entrevue de Bouchain. Ce fut quelques jours auparavant, sans doute, qu'entre ces trois hommes, la nuit du 10 mars fut arrêtée. Ce fut dans la Belgique que tout fut décidé entr'eux. Ce fut là que la nuit du 10 mars fut arrêtée, ce fût là que les rôles se distribuèrent. De son camp, au sein duquel il demanderait un roi, le général annoncerait, dans ses manifestes, qu'il allait marcher contre *l'anarchie* et au secours de *la saine majorité* de la convention : ainsi, il donnerait de puissans prétextes aux jacobins, auxquels il aurait

l'air de déclarer la guerre, contre les députés républicains dont il feindrait de se porter le défenseur. Ainsi, il appuyerait merveilleusement les cris de proscription de Marat, qui ne manquerait pas de désigner tous les girondistes aux poignards de la foule hébêtée, à laquelle il crierait : Voilà les royalistes! voilà les traîtres! voilà les complices de Dumouriez! Alors on n'avait autre chose à faire que de donner à la convention nationale une séance de nuit, dans le cours de laquelle on dirigerait sur les républicains tous les coupe-jarrets des cordeliers, qui ne manqueraient pas de réclamer tous les décrets d'accusation nécessaires; et même, au besoin, de couper eux-mêmes *les vingt-deux têtes déjà promises à Cobourg*.

Cet affreux complot du 10 mars, si bien préparé, comment échoua-t-il cependant? par le concours des hasards les plus singuliers, et l'on va s'étonner encore ici des grands effets produits par de petites causes.

Pour être plus près de la convention, j'avais pris mon logement rue Honoré, très-peu au-dessus des jacobins. Il était neu heures du soir : ma Lodoïska qui, rentré chez nous, m'attendait, entendit un affreu tumulte et d'horrible cris. Toujours inquiète pour moi, qui, depuis trois mois, comme la plupart de mes amis, ne vivai qu'au milieu des périls, continuellemen poursuivi, menacé, outragé, forcé d'avoi des armes pour ma défense, et de découche toutes les nuits, ma chère épouse descendi et fut jusqu'aux tribunes de l'horribl société d'où partait tout le bruit. Elle entendit proférer mille calomnies, mill horreurs. Elle vit éteindre les bougies tirer les sabres. Elle ne sortit de là qu'ave une multitude forcénée qui allait aux cordeliers chercher des auxiliaires avec lesquels elle reviendrait incessamment s porter sur la convention. Lodoïska rentra quand je revins. Aussitôt je volai ch Péthion, où quelques-uns de mes am étaient rassemblés. Ils causaient paisibl

ment de quelques décrets à rendre dans quelques semaines. Dieu sait avec quelle peine je les tirai de leur sécurité! Enfin, j'obtins qu'aucun d'eux ne se rendrait à la séance déjà commencée, mais que, dans une heure, nous nous réunirions, tous les principaux proscrits, dans telle maison où les conjurés ne pouvaient nous deviner. Puis je me rendis promptement à la séance, où je trouvai *Kervelegan*, député du Finistère. Ce brave homme courut au fond du faubourg Saint-Marceau prévenir un bataillon de *Brestois*, très-heureusement arrivé et retenu à Paris depuis quelques jours, et qui se tint toute la nuit sous les armes, n'attendant, pour marcher à notre secours, qu'une réquisition ou qu'un coup de tocsin. Moi cependant j'allais de porte en porte, avertissant Valazé, Buzot, Barbaroux, Salle et plusieurs autres. Brissot était allé prévenir les ministres de ce qui se passait, et déjà celui de la guerre, le brave et malheureux *Beurnonville*, ayant escaladé les murs de son jardin, avait

rejoint quelques amis, avec lesquels il faisait patrouille. Après deux heures de course, par une nuit noire et pour ainsi dire au milieu de mes assassins, je revins au rendez-vous indiqué. Péthion y manquait. Il était pourtant fort exposé s'il restait chez lui. Je retournai le chercher, et ce trait-ci va le peindre. Comme je le pressais de venir avec moi, il alla vers sa fenêtre qu'il ouvrit, puis ayant examiné le ciel : *Il pleut*, dit-il, *il n'y aura rien.* Quoi que je pusse lui dire, il s'obstina à rester.

Ce ne fut pas la pluie qui arrêta les conjurés, mais cette double mesure de notre absence et de l'avertissement donné aux Brestois. Ils balancèrent quand ils surent que le décret d'accusation, qu'ils auraient obtenu, ne pouvait être suivi de l'arrestation soudaine de leurs victimes; et leur courage, toujours si grand lorsqu'il ne s'agissait que d'assassiner, les abandonna tout-à-fait lorsqu'ils apprirent qu'il faudrait combattre. Ils n'étaient que trois mille ; les

Brestois étaient quatre cents : le moyen de risquer l'attaque ! ils n'osèrent.

Cependant ils s'étaient crus d'abord si sûrs de leurs coups, qu'avant minuit ils avaient envoyé *officiellement* déclarer leur *insurrection* contre la représentation nationale *à la municipalité*, qui ne manqua pas d'en donner avis à la convention deux grandes heures après, c'est-à-dire, lorsque tout devait être terminé. Ainsi la conspiration, quoiqu'échouée, eût une sorte de publicité, du moins dans Paris ; et certes, pour prévenir une seconde tentative de cette espèce, à supposer, comme je le crois, que nous ne puissions encore tirer vengeance de celle-ci, il convenait du moins que nous lui donnassions la plus grande authenticité. Je crus que telle était l'intention de Vergniaud, lorsque le lendemain, nous étant rassemblés une vingtaine pour arrêter ce qu'il y avait à faire sur cet événement, il se chargea de la dénonciation. Certes, je ne lui eusse point abandonné cette entreprise, si j'avais pu deviner de quelle

manière il comptait la remplir. Son discours fut beau, mais excessivement nuisible. Il prit à tâche d'y tromper l'opinion publique qui se prononçait déjà très-fortement contre les deux sociétés parricides, auxquelles une dénonciation vigoureusement franche, portée, devant la France entière, à la tribune de la convention, eût donné le plus terrible coup. Tout au contraire, il attribua le mouvement du 10 mars à l'aristocratie; c'était l'aristocratie, sans doute, c'était le royalisme; mais le royalisme et l'aristocratie des cordeliers et de quelques meneurs jacobins, voilà ce qu'il fallait dire, voilà ce qu'il ne dit pas. Aussi les deux sociétés furent-elles charmées du commode manteau que Vergniaud leur donnait; et lorsque, dans mon étonnement, je lui demandai le motif d'une aussi étrange conduite, il me dit qu'il avait jugé très-utile de dénoncer la conspiration, sans nommer les vrais conspirateurs, *de peur de trop aigrir des hommes violens*,

*déjà portés à tous les excès!*.... Bon Dieu! voilà pourtant quelles règles de conduite, quels ménagemens mal-entendus préparaient les affreux succès de la faction. Encore s'ils n'avaient perdu que nous! mais ils ont perdu la république!

Le comité-Valazé, composé (je crois l'avoir déjà dit, mais qu'on me pardonne les répétitions, j'écris avec tant de hâte), composé des républicains les plus vigoureux, de ces membres *du côté droit*, qui ne ressemblaient guère aux côtés droits des deux premières assemblées, profondément affligé de cette nouvelle faute des girondins, me chargea de la réparer, en préparant aussi une plus sérieuse dénonciation de ce complot du 10 mars. Je l'écrivis, mais je ne pus obtenir de la prononcer. La montagne, qui redoutait ma véracité, employait toujours tous les moyens de son exécrable tactique, menaces, cris, clôture de discussions, révoltes des tribunes, pour m'empêcher de parler. De là vient que, dans les derniers temps, on ne me

voyait jamais à la tribune. Je pris le parti de faire imprimer ce discours. On y trouvera toutes les principales circonstances, tous les principaux auteurs (1) de cette conspiration. Je n'y ai rien avancé que de très-exact ; et malheureusement presque toutes les conjectures que j'y ai hasardées sur les événemens dont l'avenir me paraissait gros, ont encore été des prédictions. Son titre est : *A la convention nationale et à mes commettans, sur la conspiration du* 10 *mars et la faction d'Orléans.* Il fut réimprimé dans plusieurs départemens ; à Paris, je fus obligé d'en faire tirer jusqu'à six mille exemplaires. Elle eût produit un effet incalculable, si quelques insolens proconsuls

(1) J'en excepte Bourdon de l'Oise. La suite a fait voir, je crois, qu'il n'était qu'égaré. Il faut bien qu'il le soit encore, puisqu'aujourd'hui il reste l'ennemi des députés proscrits, et mon ennemi. Cela ne m'empêchera pas de lui rendre cette justice, de déclarer qu'il ne paraît pas qu'il ait vraiment appartenu à la faction d'Orléans.

qui déjà établis dans les départemens, n'y respectaient plus rien, n'en eussent, en ouvrant les paquets, arrêté beaucoup chez les directeurs des postes. Il est impossible de se figurer quelle rage saisit les conspirateurs, quand ce petit ouvrage parut. Ils n'osèrent le dénoncer à l'assemblée, bien sûr que je ne craindrais pas de l'y soutenir, et qu'il en acquerrait plus de publicité. Six mois après, Amar en parla indirectement dans l'acte d'accusation contre les républicains, mais il se garda bien d'en rappeler le titre. En général ils ont grand soin de ne parler de moi que lorsqu'ils y sont forçés, et surtout ils voudraient bien ensevelir dans le plus profond oubli mes écrits à la convention. Mon nom, en effet, mon seul nom rappelle tous les criminels desseins dont je les accusais, et qu'ils ont remplis. Aujourd'hui Marat est reconnu *royaliste*, et bientôt Robespierre sera *tout-à-fait dictateur*. Je l'ai vu, dès 1792, et ce qui est plus méritoire peut-être j'ai eu le courage de le dire. Dans ce dernier

écrit sur la nuit du 10 mars, non content d'annoncer leur but, j'ai indiqué leurs moyens. J'ai fait voir qu'ils iraient à la tyrannie par le brigandage; qu'afin de pouvoir régner, ils pilleraient; que pour piller ils assassineraient. Tout ce que je pouvais dire alors je l'ai dit; ce qui m'était impossible de dire, je l'ai indiqué. Je n'ai rien épargné pour mettre à nud les deux factions dans toute leur laideur. Hélas! je criais dans le désert; les conspirateurs étouffaient ma voix autant que possible, et mes amis écoutaient sans entendre. Aussi, plus persuadé que jamais de notre chute prochaine et infaillible, je disais tous les jours à ma chère Lodoïska : Ces hommes-là courent à l'échafaud; il faudrait promptement me séparer d'eux, *si leur parti* n'était pas celui du devoir et de la vertu.

Aujourd'hui j'invite les amis de la liberté, s'il en reste encore, à rechercher cette brochure du 10 mars, devenue très-rare. Qu'ils la lisent pour se faire au moins une idée de l'esprit de terreur ou d'aveugle-

ment dont était frappé un gouvernement, qui, ainsi averti des embûches mortelles dont on l'environnait, ne fit pas un mouvement pour les rompre. Qu'ils lisent, c'est mon dernier écrit dans la convention, c'est, en quelque sorte, mon testament politique; et je ne dissimule pas que je le regarde comme un morceau précieux pour l'histoire.

Je me contenterai d'ajouter que c'est à cette époque, à jamais fatale du 10 mars 1793, qu'il faut rapporter la destruction de la liberté de la presse, l'entière violation du secret des lettres, les premières atteintes généralement portées aux propriétés, la naissance de la guerre de la Vendée, si constamment, si cruellement entretenue par Marat, par les municipaux de Paris, par Pache, Ronsin et la foule de leurs complices; l'envoi de quelques proconsuls dans les départemens; la première tentative de la fondation de *ce comité de salut public*, qui tyrannise aujourd'hui la France, et la création de ce tribunal révolutionnaire qui la couvre de sang: évé-

nemens odieux, établissemens exécrables qui n'étaient encore que le prélude et les moyens de tous les fléaux, de toutes les épouvantables plaies dont mon pays allait être frappé.... Amis de la liberté, gémissez, gémissez donc ! mais n'oubliez pas que ces crimes ne furent pas ceux de la république. La république ! ils ne nous ont jamais permis de l'établir ! c'était pour l'avilir, pour la rendre haïssable, pour la perdre à jamais, qu'ils affectaient sans cesse de mêler son nom à leurs cruelles turpitudes. Tous les forfaits qu'ils ont commis, ce sont encore ceux de la royauté.

Je ne quitterai pas cet article sans une observation de quelqu'importance. Lorsque la *force* eût arraché ce décret du tribunal révolutionnaire, nous sentîmes qu'il fallait du moins nous réunir pour bien choisir ses prétendus *jurés*. Nous parvînmes en effet à nommer d'honnêtes gens ; mais auraient-ils accepté ? Marat n'attendit pas l'événement. Il cria à la contre-révolution, menaça d'appeler le peuple, fit cas-

ser le scrutin, fit décréter sa liste. On sent bien qu'il n'y avait mis que les brigands les plus déterminés ; c'étaient pour la plupart des massacreurs de septembre : ils n'ont pas changé de rôle, ils ont seulement changé de théâtre ; et maintenant comme alors, c'est toujours au nom *de la loi* qu'ils assassinent. Quelques-uns étaient tirés du milieu de *ces défenseurs de la république*, nouvelle société de brigands qu'on ne pouvait comparer qu'aux septembristes. Dans le nombre figure un monsieur *Nicolas*, personnage curieux dont Camille Desmoulins parle dans l'un des cinq numéros de son Vieux Cordelier. On y verra que ce vrai jacobin, d'abord réduit à vivre de pommes cuites, doit sa petite fortune de deux cent mille livres, qu'il mange avec toutes les mauvaises filles, et le droit de vie et de mort qu'il exerce contre tous les gens de bien, au gros bâton dont il rassura la lâcheté naturelle de M. Robespierre, au moment où celui-ci commença à songer qu'à force

de bavarder, de calomnier et de proscrire, il pourrait bien devenir roi de France.

Cependant Dumouriez, avide de sang républicain, attendait nos têtes. Il dût être étonné d'apprendre le mauvais succès de la nuit désirée; mais trop avancé pour faire un pas en arrière, il passa le *Rubicon*. On peut lire dans ses Mémoires l'histoire de ses opérations, qui n'est que celle de ses fautes. Imprévoyance, légèreté, présomption, voilà tout ce qu'on y trouvera. En moins de quinze jours tous ses plans avortèrent. Il avait tout arrangé, excepté les moyens d'exécution. Très-grand sur un champ de bataille, Dumouriez est très-petit dans les champs de l'intrigue. Malheureusement pour lui on ne se bat pas toujours, et plus malheureusement, dès qu'il ne se bat plus, il a la fureur d'intriguer.

Nous commencions à respirer, lorsqu'un Bordelais, fait prisonnier à la bataille de Nerwinde, puis délivré par un échange,

vint raconter à Guadet son ami, qu'ayant été à portée de se lier d'amitié intime avec un des officiers de l'armée impériale, il avait appris de lui que l'état-major de Cobourg se flattait qu'avant peu vingt-deux têtes tomberaient dans la convention. Guadet me rapporta cette nouvelle dont nous plaisantâmes; mais jugez de notre surprise et des réflexions qui la suivirent, lorsqu'à quelque temps de là, M. Pache vint, à la tête des prétendues sections de Paris, présenter la fameuse pétition qui nous proscrivait, au nombre de *vingt-deux*. Je crois que ce fut cette preuve irrésistible de la connivence des principaux de la montagne avec l'Autriche, qui enfin poussa Guadet, naturellement plein de force et de courage, à faire contre Marat ce vigoureux discours qui valut à celui-ci son trop célèbre décret d'accusation, et cette absolution plus célèbre, qui aurait dû finir d'éclairer toute la France sur l'infâmie de ce tribunal révolutionnaire et de la faction qui l'avait créé.

J'ai, sur cette pétition contre les vingt-deux, quelques anecdotes assez piquantes à rapporter ; et qu'on me pardonne les anecdotes, elles servent à peindre les hommes ; et d'ailleurs, ce n'est pas l'histoire que j'écris. Je jette à la hâte quelques notes pour elle. Une main plus heureuse fera le choix....... Mais la tyrannie le permettra-t-elle ? O dieux !

Après que Pache eût lu la pétition, Boyer-Fonfrède demanda la parole, il en usa avec beaucoup de grâce et d'esprit; et quand il en vint à ces mots ou à peu près : *Quant à moi, je regrette de n'être pas au nombre de ceux sur lesquels la municipalité de Paris appelle aujourd'hui les poignards ;* presque toute l'assemblée se leva par un mouvement spontané. Presque tous crièrent : *Tous ! tous !* on venait de toutes parts nous féliciter et nous embrasser. Il n'y eut qu'une cinquantaine de féroces montagnards qui, consternés d'un effet si contraire à leurs desseins, gardèrent leurs places et le silence.

ce fut pourtant la même assemblée qui, le
juin, rendit contre les mêmes proscrits,
sur l'énoncé des mêmes calomnies, un dé-
cret d'accusation; il est vrai qu'alors trois
mille jacobins gardaient toutes les issues
de la salle, et tenaient quatre-vingts pièces
de canon braquées contre elle.

Et lorsque Pache, après sa mémorable
lecture, quittait la barre pour entrer dans
la salle, un député (Massuyer) fut à lui :
*N'auriez-vous pas encore*, dit-il au maire
éhonté, *une petite place pour moi? il y
aurait cent écus pour vous*. Ce fut là sans
doute le crime capital du malheureux Mas-
suyer, et l'unique cause de sa proscription.
Après le 31 mai, ils le mirent hors la loi :
il a péri sur l'échafaud.

Ce qu'il est important de remarquer,
c'est que cette première liste de proscrip-
tion ayant été de vingt-deux membres, la
seconde liste apportée, quelques semaines
après, à la convention, par les municipaux
et les administrateurs de Paris, fut encore
de vingt-deux, quoique tous les noms ne

fussent plus les mêmes. Au moment du décret d'accusation, Marat fit faire encore, de son autorité souveraine, quelques changemens. Il en ôta quelques noms, celui de *Lanthenas*, par exemple, mais il eut soin de les faire remplacer par d'autres, et en pareil nombre, remarquez bien; de manière que les proscrits furent toujours vingt-deux. Enfin, lorsqu'après la prise de Lyon, le procès des députés républicains se fit, Péthion, Buzot, Guadet, Salle, Valady, Barbaroux et moi, nous n'étions pas dans leurs mains. La liste aurait dû par conséquent se trouver réduite d'un tiers; cependant elle fut encore complétée; et les victimes conduites à l'échafaud se trouvèrent, sinon vingt-deux, du moins vingt-une. Cette étrange identité de nombre, à quatre époques différentes, donne lieu de présumer que le nombre de vingt-deux têtes, toujours suivi, était apparemment celui que, par un des premiers articles de son traité secret avec les puissances étrangères, *la montagne* s'était engagée de fournir.



Encore s'ils étaient satisfaits d'avoir obtenu la chute et la mort des républicains; mais ils les poursuivent dans la tombe! Mais, non contens d'insulter à leur malheur, ils continuent de calomnier leurs vertus! Que le père de l'anarchie, le chef des hommes de sang, le grand exterminateur, un Marat, le plus corrompu, le plus vil, le plus impudent des royalistes gagés par l'étranger, l'eût fait, je l'aurais trouvé tout simple. Il ne me paraîtrait pas moins naturel que Robespierre, envieux de toute espèce de mérite, avide de tout pouvoir, continuât à s'efforcer de rendre haïssables les hommes qui l'écrasaient de leurs talens, les seuls peut-être qui pussent apporter d'invincibles obstacles à ses projets de tyrannie; les seuls dont la mémoire encore, s'élevant contre lui, le pourrait précipiter de ce trône où maintenant il touche de sa main hypocrite, calomniatrice, et sanglante; de ce trône où il ne lui faut plus qu'un forfait pour s'asseoir. Mais qu'un homme justement fameux, en qui l'on vit

briller de grands talens, auquel d'ailleurs la multitude ne peut soupçonner actuellement quelqu'intérêt à altérer la vérité, et qui, bien que travaillé d'une immoralité profonde, ne paraissait pas néanmoins assez complètement perverti pour faire cause commune avec les plus méprisables mortels, que Dumouriez, dans des Mémoires publiés six mois après l'inique condamnation des plus dignes républicains, se joigne, pour les décrier encore, à la tourbe de leurs bourreaux, on peut s'en étonner, on doit se demander pourquoi?

Le moyen le plus facile de déshonorer l'homme le plus estimable qu'on voudrait perdre, Dumouriez l'emploie contre ceux-ci, sans nulle pudeur. Tout le mal que d'autres ont fait, il le leur impute; tout le bien qu'ils ont voulu faire, il le leur conteste. Tous les décrets ridicules ou odieux qu'il sait bien que la montagne arrachait par sa vile tactique ou par la terreur, il affecte de les donner pour l'œuvre de toute la convention; et si vous en exceptez quel-

ques exterminateurs, ce n'est jamais aux membres de cette hideuse faction qu'il adresse les épithètes les plus flétrissantes.

Quoiqu'il arrive, c'en est assez sur Dumouriez : revenons à la convention. Depuis long-temps j'avais prévu les malheurs du 31 mai ; ils arrivèrent, quand je commençais à ne les plus attendre. Marseille venait enfin de terrasser les buveurs de sang ; Bordeaux ne les avait pas laissés approcher de ses murs ; le Jura, presque tout le Midi se levaient contre la montagne, il ne manquait plus que Lyon à cette coalition sainte ; Lyon prit les armes et chassa sa municipalité contre-révolutionnaire. A cette dernière nouvelle, la montagne sentit qu'il n'y avait plus de salut pour elle que dans un coup de désespoir : elle se saisit des cordes du tocsin.

Dans la nuit du 30 au 31 mai, l'orage s'annonçait si violent que, la nécessité de découcher pour la cinquantième fois peut-être s'était fait sentir. Une chambre écartée, où se trouvaient trois mauvais

lits, mais de bonnes armes et de bonne dispositions pour la défense, nous reçu Buzot, Barbaroux, Guadet, Bergoing, Rabaud-Saint-Étienne et moi. A trois heures du matin, le bruit du tocsin nous réveilla. A six heures, nous descendîmes bien armés. Loin du lieu des séances, nous prîmes cependant le parti de nous y rendre. Près des Tuileries, nous traversâmes plusieurs groupes de coquins qui, nous ayant reconnus, firent mine de nous attaquer. Ils n'y auraient pas manqué, s'ils n'avaient vu nos armes. Je me souviens que l'un d'entre nous, Rabaud-Saint-Étienne, était si inquiet qu'il n'aurait pas fait grande résistance. Pendant toute la route il s'écriait : *illa suprema dies*.......... Hélas ! je ne devais pas le revoir.

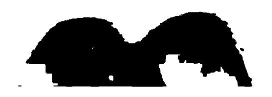
Quand nous entrâmes dans la salle, trois montagnards s'y trouvaient déjà. En montrant l'un d'eux, je dis à Guadet : Vois-tu quel horrible espoir brille sur cette figure hideuse ? Sans doute, s'écria

Guadet, c'est aujourd'hui que Clodius exile Cicéron. Le montagnard ne nous répondit que par son affreux sourire.

Ce jour-là pourtant, leur espérance fut trompée. Elle était principalement fondée sur le désarmement projeté de la section de la Butte-des-Moulins qui, depuis trop long-temps, leur donnait de l'inquiétude. Cette opération préliminaire achevée, ils nous accusaient de lui avoir fait prendre la cocarde blanche, et le décret d'accusation était enlevé. Quelque chose dérangea le plan. La section, instruite des calomnies répandues contre elle, et de la descente du faubourg Saint-Antoine, eut le bon esprit de sentir qu'elle ne devait pas plus quitter ses armes que son innocence, et que c'était à la victoire à la justifier. Elle se retrancha dans le Palais-Royal, chargea ses armes, braqua ses canons, les chargea à mitraille et tint les mèches allumées. Cinq sections environnantes se disposaient à l'appuyer. Les quarante mille hommes du faubourg Saint-

Antoine arrivés sur la place, en face du Palais-Royal, arrêtèrent, quoiqu'on put leur suggérer pour les pousser à combattre, qu'il convenait d'envoyer une députation pour vérifier les faits. La députation, reçue au milieu du brave bataillon de la Butte-des-Moulins, trouva la cocarde tricolore sur tous les chapeaux et le cri de la république dans toutes les bouches. On se réunit, on s'embrassa, l'on dansa, et, pour cette soirée, le complot des jacobins avorta.

Le lendemain, comme j'entrais à la séance, on vint m'apprendre que la municipalité venait de faire arrêter la citoyenne Roland. Il me devint sensible que le cours des forfaits n'avait été que suspendu. J'engageai les principaux proscrits à se réunir; pour la dernière fois nous allâmes dîner ensemble. Moins occupés de notre repas que de la situation très-critique où nous étions, nous examinions quel parti restait à prendre, lorsque le tocsin recommença à se faire entendre de



toutes parts. Un moment après quelqu'un vint donner à Brissot la fausse nouvelle qu'on était allé mettre les scellés dans nos domiciles respectifs. Tremblant pour ce qui me restait de plus cher, pour ma Lodoïska, que peut-être ils allaient arrêter, je répétai succinctement, mais avec chaleur, mon opinion et les puissans motifs dont je l'appuyais. Désormais nous ne ferions plus rien à la convention, où la montagne et les tribunes ne nous permettaient plus de dire un mot, rien qu'animer les espérances des conjurés, charmés d'y pouvoir saisir d'un seul coup toute leur proie. Il n'y avait non plus rien à faire à Paris, dominé par la terreur qu'inspiraient les conjurés, maîtres de la force armée et des autorités constituées; ce n'était plus que *l'insurrection départementale qui put sauver la France.* Nous devions donc chercher quelqu'asile sûr pour cette soirée, et demain et les jours suivans, partir les uns après les autres, usant de nos divers moyens, et nous réu-

nir soit à Bordeaux, soit dans le Calvados, si les insurgés, qui déjà s'y montraient, prenaient une attitude véritablement imposante. Surtout *il fallait éviter de demeurer en otage entre les mains de la montagne; il fallait ne pas retourner à l'assemblée.*

Que ne m'avez-vous cru, Brissot, Vergniaud, Gensonné, Mainvielle, Valazé, vous tous honorables victimes que la postérité vengera. C'était *Lesage* et moi qui vous avions, le 10 mars, arrachés à la fureur de vos ennemis. Secondés par vous, nos efforts pour le salut de la liberté n'auraient peut-être pas été plus heureux. Peut-être tous ensemble n'aurions-nous pas réussi davantage à réveiller dans les cœurs l'ardent amour de la patrie, la haine vigoureuse due à l'oppression, mais du moins je n'aurais point à gémir aujourd'hui sur votre chute prématurée.

Pressé de courir au secours de Lodoïska en péril, je les quittai, ne sachant pas encore ce qu'ils arrêteraient; je ne pus décider mon épouse à quitter sa maison, qu'après l'avoir

assurée que moi-même je n'y rentrerais plus. Elle courut chercher la mère de Barbaroux, avec laquelle elle alla se réfugier chez une parente. C'est de là qu'elles entendirent, durant toute la soirée, le tocsin, la générale et les cris des furieux qui demandaient nos têtes. Tremblante, désespérée, hors d'elle-même, la pauvre mère de mon digne ami poussait des gémissemens sourds et tombait dans de longs évanouissemens. *On vous élevera*, s'écriait-elle, *des hommes parfaits, pour que vous les égorgiez*. Les yeux secs, mais le cœur déchiré, mon épouse craignant que je n'eusse pu gagner l'asile indiq é, n'attendait que la mort. En quelques heures, beaucoup de ses cheveux blanchirent. Quelle position, grand Dieu ! et ce n'était, ô ma chère Lodoïska ! ce n'était que le commencement des épreuves auxquelles te condamnaient mon sort cruel et la tendre générosité qui te portait à le partager.

J'étais chez un ami sur lequel je devais compter toujours. Il m'avait, dix ans au-

paravant, rendu d'importans services, peut-être en reconnaissance de ceux dont mon père avait aidé sa jeunesse. La mienne n'avait pas eu de plaisirs dont son fils, à peu près du même âge, n'eût été le compagnon ou le confident. Sa mère prétendait m'aimer comme elle l'aimait, et ne me donnait pas d'autre nom. Il y avait dans cette maison une nièce et trois neveux qui m'étaient bien chers. Je les avais vus naître. Ils avaient grandi sous mes yeux chez leur père, que j'avais plusieurs raisons de chérir et qui nous fut enlevé trop tôt. Depuis plusieurs années chez leur oncle, il répondaient aux témoignages de ma tendre amitié par une amitié pareille. Depuis quelque temps j'avais pu leur rendre service presque à tous. M'écartant pour eux, et pour eux seuls, du principe sévère, et mal-entendu peut-être, de n'user de mon crédit pour aucun ami, pour aucun parent, pour personne qui tînt à moi, si ce n'est dans le cas d'une injustice à réparer, considérant d'ailleurs que cette famille d'honnêtes gens, ruinée

par la révolution, renfermait plus de talens qu'il n'en fallait pour les emplois auxquels je les faisais appeler, j'avais placé dans les bureaux, sinon très-bien, au moins assez avantageusement le père et le fils. Le plus jeune des neveux, et puisse-t-il m'aimer toujours autant que je le chéris encore! je l'avais mis dans une maison d'éducation, où il devait recevoir des instructions analogues aux grandes dispositions qu'il annonçait; enfin, ma Lodoïska et moi, nous caressions cette idée que dès qu'il se présenterait un parti convenable, nous donnerions la moitié de notre modique fortune pour établir la nièce. Qu'on me pardonne ces détails; ils paraîtront minutieux, bientôt on jugera qu'ils étaient nécessaires.

Je passai quinze jours dans cette maison, puis trois semaines chez un brave jeune homme dont j'aurai occasion de parler une autre fois.

Cependant la journée du 2 juin avait été fatale à la plupart de mes amis. L'histoire remarquera sans doute que cette émeute eût

lieu pour la délivrance d'Hébert, contre lequel la commission des vingt-un avait prouvé qu'il travaillait à dissoudre la convention, et convaincu aujourd'hui d'avoir été l'agent des puissances étrangères, et contre une espèce de fou furieux, du nom de *Varlet*, qu'ils ont guillotiné depuis, comme voleur. L'histoire remarquera que trois mille brigands destinés contre la Vendée, furent long-temps cantonnés à deux lieues de nous, puis ramenés au jour critique pour nous assiéger dans notre salle. L'histoire remarquera que le comité *révolutionnaire* de la commune était presque tout composé d'étrangers, de l'Espagnol Gusman, du Suisse Pache, de l'Italien Dufourny, et que Marat était de Neufchâtel. L'histoire remarquera que les conjurés ayant eu soin de placer les bandes dont ils étaient sûrs, tout près et autour de notre salle, de manière que les bataillons d'honnêtes gens ne pussent en approcher, et l'insidieuse motion d'aller vers le peuple ayant été décrétée, Hérault-Séchelles, président de

l'assemblée, et par conséquent marchant à sa tête, fit mine de conduire les représentans du peuple vers les citoyens, mais qu'arrêté par un cordon de troupes et par Henriot, que les conjurés venaient de nommer commandant, par Henriot, qui signifia au président qu'il ne passerait pas; et le chapeau sur la tête cria : *Canonniers, à vos pièces;* Hérault-Séchelles, dis-je, à qui son rôle avait été prescrit, rentra effectivement, et se contenta de promener les représentans dans le jardin des Tuileries, de toutes parts cerné par les troupes municipales. L'histoire remarquera qu'il est aujourd'hui reconnu de tous, que ce Hérault-Séchelles était un agent des puissances. L'histoire remarquera que le décret d'arrestation des vingt-deux fut rendu sur la motion de Couthon. L'histoire remarquera que le 2 juin, au moment où le tocsin sonnait encore, où la convention assiégée, n'avait plus d'existence, et rendit le décret d'arrestation contre les vingt-deux et la commission des douze, Marat

dit au peuple *Qu'il lui fallait un chef;* et je ne doute pas qu'aujourd'hui le comité de salut public n'ait cent mille preuves irrésistibles que Chaumette était, avec Marat, l'un des principaux agens de l'étranger, comme *Châlier*, à Lyon, et *Savon*, à Marseille; mais le publier serait aussi jeter trop de défaveur sur les Robespierre, Barrère et autres tyrans, qui ne sont montés où ils se trouvent que par ces infâmes échelons; d'ailleurs ces trois brigands sont morts; ils ne peuvent plus rien contre le septemvirat de salut public, au lieu qu'Hébert et Chaumette, étant pleins d'audace et de vie, il a bien fallu les guillotiner pour régner, et pour les guillotiner, dire ce qu'ils étaient. L'histoire, si une main libre peut l'écrire, remarquera surtout, en citant ce libelle ayant pour titre: *Procès de Brissot et de ses complices*, la foule des dénonciations ridicules et contradictoires qu'il renferme, l'invraisemblance des niaiseries qu'on fait répondre à mes infortunés amis, tandis

qu'il ne dit pas un mot du beau discours de Vergniaud, si redoutable à la faction, qu'elle ne rougit pas d'en faire défendre l'impression et la publication. L'histoire remarquera que ce libelle fait aujourd'hui leur plus belle justification, puisqu'il constate que des sept témoins entendus contre eux, quatre ont été Chaumette, Hébert, Chabot et Fabre-d'Églantine, maintenant reconnus pour avoir été les agens des puissances, et deux autres sont Pache et Léonard Bourdon, qui seront aussi dévoilés dès que l'intérêt du comité de salut public l'exigera. Mais ce qu'il faut dire à l'histoire, c'est que le 20 mai une autre conspiration devait être exécutée contre les républicains de la convention. On avait fabriqué des pièces de correspondances entre eux et Cobourg. Dans la nuit du 20 au 21 mai on devait arrêter chacun des vingt-deux au moment où il rentrerait chez lui; le conduire dans une maison isolée du faubourg Montmartre, où tout était disposé pour les forfaits médités. Là,

chaque victime, parvenue à une pièce du fond, trouvait des jacobins qui la septembrisaient, et on les enterrait toutes dans une fosse déjà creusée dans un jardin dépendant de cette maison : le lendemain on annonçait leur émigration, et l'on publiait leur *prétendue* correspondance avec Cobourg. Le plan avait été délibéré chez Pache, maire de Paris. La commission des vingt-un avait les preuves de toutes ces abominations; plus de cinquante dépositions écrites et signées les attestent; une partie des pièces était entre les mains de Borgoing, l'un des membres de cette commission des vingt-un, lequel les déposa ensuite entre les mains des administrateurs du Calvados, qui, au moment de leur paix, n'auront pas manqué de les remettre à la montagne; une partie plus considérable était au pouvoir de Rabaud (Saint-Étienne); je ne sais si elle aura été sauvée.

Cependant les départemens indignés parlaient de vengeance. Buzot, qui ne s'était pas laissé prendre, et Barbaroux

qui venait d'échapper à ses gendarmes, étaient, avec Gorsas, à Caen, devenu le chef de l'insurrection de l'Ouest. Ma chère épouse avait été voir plusieurs fois Valazé, mis chez lui en état d'arrestation, et qui ne voulut jamais profiter de cent mille facilités qu'il avait pour son évasion, disant, comme Gensonné, qu'il était utile à la république que le plus grand nombre des députés accusés partit pour aller échauffer tous les cœurs; mais qu'il convenait que quelques-uns restassent pour otages et garans de l'innocence de ceux qui partaient. Il avait dit à ma Lodoïska, que je serais bien nécessaire dans le Calvados: celle-ci me voyait dans un asile sûr, et sentait à quels périls j'allais m'exposer, quand j'en sortirais; mais dans cette âme généreuse, la patrie l'emportait ordinairement sur l'amour. Pour m'aider à quitter ma retraite, elle n'attendait que les passe-ports qu'on devait envoyer de Caen, à Valazé, pour moi. Ils arrivèrent enfin: ce fut le 24 juin que ma femme et moi

nous partîmes de Paris. A Meulan, nous fûmes obligés de changer de voiture. Notre nouveau conducteur était un furieux maratiste, qui vomissait mille injures contre ces *coquins de députés* qui allaient dans les départemens mettre tout en feu. Il ajouta que l'un d'eux, Buzot, avait d'abord trompé les habitans d'Évreux, mais qu'enfin ceux-ci, désabusés, venaient de l'arrêter, et l'allaient reconduire à Paris. Jugez de mon émotion ! Celle de Lodoïska n'était pas moins vive. Pourtant nous soutînmes gaiement cette conversation, qui ne finit qu'à la couchée. Le lendemain, d'assez bonne heure, nous entrâmes dans Évreux, où nous reconnûmes tous les mensonges de la veille. Cette ville était toujours en pleine insurrection. Différens obstacles nous y arrêtèrent jusqu'au soir. Nous allions partir, lorsque je vis paraître un homme que je pris d'abord pour un spectre. C'était Guadet ; déguisé en garçon tapissier, il avait fait vingt-deux lieues à pied dans la journée, le plus souvent

par des chemins de traverse. Le lendemain il me représenta qu'au milieu des dangers et dans la vie pénible et périlleuse que nous allions mener, il ne convenait point d'emmener nos femmes avec nous. Je me reproche de l'avoir cru trop facilement. Je ne me rappelle pas, sans une vive douleur, les larmes que notre séparation fit verser à ma femme. Si je l'eusse emmenée, peut-être nous serions à présent en Amérique.

Guadet et moi nous arrivâmes à Caen le 26. Le 5, huit départemens, savoir cinq de la ci-devant Bretagne et trois de la Normandie, étaient coalisés. Ils venaient d'envoyer à Caen leurs commissaires, et leur force armée était sur le point d'arriver. Wimpfen, général de toutes les troupes, avait jusque là borné tous ses exploits à des voyages et des paroles. Sous les plus frivoles prétextes, il différait toute espèce d'organisation. Je le vis bientôt, et je n'eus pas de peine à me convaincre qu'il était un franc royaliste, car il ne prenait pas celle

de le dissimuler. Je demandai à Barbaroux et à Buzot ce qu'ils pouvaient attendre d'un tel homme, pour le soutien de notre cause. Celui-ci me répondit que Wimpfen était homme d'honneur, royaliste à la vérité, mais incapable de trahir ses engagemens. Je trouvai que l'autre était entièrement séduit par les qualités très-aimables de Wimpfen. Guadet et Péthion, qui venaient d'arriver, ne concevaient pas mes alarmes; ils s'étonnaient de mon excessive promptitude à soupçonner quiconque n'était pas républicain comme moi. Dès-lors je vis que tout devait aller à Caen, comme tout avait été à Paris. Wimpfen était aimé des Normands; il avait, dans l'administration du Calvados, un parti considérable; il s'était attiré la confiance des Bretons. Pour le destituer, il n'eût fallu rien moins que le concours de tous nos moyens, de tous nos efforts; et je me voyais seul. Tout allait donc manquer dans cette partie de la république. D'ailleurs beaucoup de Normands, qui annonçaient pour nous les dis-

positions les plus favorables, parce que, sur la foi des journaux, ils nous avaient cru royalistes, changèrent absolument dès qu'ils eurent appris, par nos discours et surtout par nos actions, à nous connaître mieux. Mes dernières espérances se portèrent donc vers le Midi. Si ma femme eût été à Caen, nous aurions été nous jeter à Honfleur, sur un bâtiment qui retournait à Bordeaux, et comme il nous eût été très-facile de reconnaître aussitôt que là rien n'allait mieux qu'ailleurs, nous nous serions embarqués sur le premier bâtiment américain, et nous serions aujourd'hui tranquilles à Philadelphie.

Trois semaines s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles Wimpfen ne fit rien que porter à Évreux les deux mille hommes arrivés de divers départemens. Cependant le bruit public grossissait tellement cette petite troupe, qu'on la disait à Paris forte de trente mille hommes. Déjà les gens de bien ne craignaient plus d'y parler haut, et de se préparer à renverser leur affreuse

municipalité. Déjà plusieurs sections avaient envoyé leurs commissaires à Évreux, lesquels avaient rapporté dans Paris divers imprimés propres à faire connaître nos vrais sentimens, et notamment une pièce qu'ils ont appelée, je ne sais pourquoi, le manifeste de Wimpfen, et qui était une déclaration des commissaires des départemens coalisés, déclaration que j'avais faite avec beaucoup de soin, qui n'annonçait que paix, fraternité, secours aux Parisiens, mais guerre à outrance et châtiment exemplaire à quelques-uns de la montagne, à la municipalité, aux cordeliers, et cette distinction très-juste avait produit le meilleur effet dans Paris. Les commissaires d'ailleurs avaient vu et assuraient qu'on calomniait indignement cette force départementale, quand on lui imputait de porter la cocarde blanche et de vouloir la royauté. Tout enfin se disposait de manière que si, dans ce moment, nos armes eussent obtenu un premier succès, la révolution se faisait à Paris, sans que la force départementale eût

besoin d'y entrer; mais ce n'était point des succès que nous préparait Wimpfen.

La montagne, excessivement inquiète, avait enfin ramassé dans Paris dix-huit cents fantassins, dont la bonne moitié faisait des vœux pour nous, et sept ou huit cents garnemens, aussi lâches que brigands. Tout cela venait d'entrer à Vernon. Ce ne fut qu'alors que Wimpfen parla de faire attaquer cette ville; et voilà que tout d'un coup, un monsieur de Puysay, dont on n'avait jamais entendu parler, nous fut présenté par le général, comme un militaire plein de républicanisme et de talens : ce fut lui que Wimpfen chargea de l'attaque de Vernon; et certes il remplit très-bien ses instructions secrètes.

Pour surprendre l'ennemi, il sortit en plein jour et au bruit de la générale. Il marcha par une grande chaleur, puis fit passer une nuit au bel air, à des soldats qui n'avaient point de tentes, et dont la plupart n'avaient jamais campé. La journée du lendemain, il la perdit toute entière à

l'attaque d'un petit château qu'il eut l'honneur de prendre ; puis, l'ennemi ayant été ainsi bien et duement averti de toutes les manières, pour lui donner plus d'avantage encore, il fit faire une halte à l'entrée d'un bois, distant de Vernon de moins d'une lieue ; il remisa, pour ainsi dire, les canons l'un derrière l'autre le long d'un mur, laissa toute la petite armée dans le plus grand désordre, ne lui donna pas même de sentinelles, et s'alla coucher dans une chaumière, à une demi-lieue de là. Une heure après, parurent tout-à-coup quelques cents hommes qui firent sur les nôtres, entièrement surpris, trois décharges à mitraille, mais, selon toute apparence, les canons n'étaient chargés qu'à poudre ; car tout ceci n'était évidemment qu'une parade bien préparée. Quoi qu'il en soit, la déroute se mit aussitôt parmi des soldats, qui ne savaient à qui ils avaient à faire, qui pouvaient à peine trouver leurs armes, et qui demandaient vainement leur chef. Ce fut une fuite si prompte, que sans les plus

braves d'Ille-et-Vilaine, qui tinrent bon quelques momens, pas un canon ne revenait. Au reste, personne ne reçut une égratignure; et l'ennemi ne fit point trente pas pour poursuivre sa facile victoire. Cela n'empêcha point monsieur de Puysay, que l'administration de l'Eure conjurait de ne point l'abandonner, de déclarer qu'Évreux n'était point tenable; et en effet, dès le lendemain, il s'éloigna de seize lieues, abandonnant, sans coup férir, tout un département.

A l'arrivée du courrier qui nous apportait tant de tristes nouvelles, Wimpfen ne parut pas même étonné: il y a plus, il nous assura bientôt qu'il n'y avait rien de malheureux dans tout cela; il parla de fortifier Caen, de déclarer cette ville en état de siége, d'organiser une armée un peu forte, et de créer un papier monnaie qui aurait cours dans les sept départemens restés à la coalition. Ces ouvertures offraient matière à de longues réflexions. Salles et moi, après en avoir long-temps conversé,

demeurâmes convaincus que le général, loin de vouloir marcher à Paris, avait le dessein de nous enfermer avec lui dans la ville où son parti dominait, d'y établir ses communications avec l'Angleterre, de nous commettre avec elle, s'il était possible; enfin, de se servir de nous selon les circonstances, ou pour faire sa paix avec la montagne, si elle abattait la coalition du Midi, ou pour faire sa paix avec les républicains du Midi, s'ils abattaient la montagne. Nos collègues, à qui nous communiquâmes nos conjectures, nous trouvèrent des visionnaires; il ne fallait, pour les convaincre, rien moins que ce qui arriva bientôt après.

Le général nous fit demander à nous tous députés, un entretien qu'il annonçait devoir être de la plus grande importance: il débuta par nous peindre notre situation comme très-critique, si nous ne savions prendre un parti vigoureux. Il allait à Lisieux organiser ses troupes, et asseoir son camp de manière à opposer pour le moment une belle défense. Mais l'avenir exigeait quel-

que chose de mieux : il revint à ses projets sur Caen, à ses propositions de création d'un papier monnaie, etc., etc. Et comme il convenait d'appuyer les raisonnemens par la terreur, quoiqu'on dût savoir qu'un tel moyen ne pouvait rien sur des hommes accoutumés à braver journellement les fureurs et les assassins de la montagne, un officier, qui sans doute avait le mot, entra tout-à-coup et d'un air effrayé, vint apprendre au général qu'il y avait une émeute, que le peuple arrêtait les convois pour l'armée, et que même il se faisait des motions très-violentes contre les députés. Wimpfen eut l'air de se fâcher de la précipitation avec laquelle on venait annoncer des nouvelles alarmantes : Allez, ce n'est rien, dit-il à l'officier, parlez raison au peuple, appaisez-le; donnez un peu d'argent, s'il le faut. Quand cet homme nous eut quitté, le général crut pouvoir hasarder la grande proposition. Réfléchissez bien sur tout ce que je vous ai dit, reprit- il; je sens que, pour exécuter de grandes choses,

il faut de grands moyens. Mais tenez, je vous parle franchement, je ne vois plus qu'un parti capable de nous procurer sûrement et promptement des hommes, des armes, des munitions, de l'argent, des secours de toute espèce : *C'est de négocier avec l'Angleterre, et moi j'ai des moyens pour cela ; mais il me faut votre autorisation et votre engagement.*

Le lecteur peut compter que j'ai bien retenu les expressions mêmes que je souligne ici ; et je lui garantis du moins le sens des phrases précédentes.

Je ne sais si l'on se peindra l'effet que ces paroles produisirent sur mes trop confians amis. Tous en même temps, saisis d'indignation, sans s'être un instant consultés, se levèrent. La conférence fut à l'instant rompue, quoique le général ne négligeât rien pour essayer de la renouer.

Je pense que chacun voit le piége infâme où ce digne allié de la montagne voulait nous enlacer. Si la peur ou le désir de la vengeance nous y eussent entraînés, c'en

était fait de la république et de notre honneur. La montagne avait bientôt contre nous des preuves victorieuses. C'était elle qui était républicaine; c'était nous qui voulions la royauté. Tous les républicains, poursuivis comme royalistes, étaient arrêtés, emprisonnés, guillotinés. Notre conspiration, aurait-elle dit, s'étendait dans le Midi. C'était nous, ce n'était pas elle, qui avait livré Toulon aux anglais. Je sais bien qu'après leurs affreux triomphes, ils n'ont pas manqué de le dire; mais ils n'ont trouvé, parmi les gens éclairés et de bonne foi, personne qui les ait crus. C'est à l'accusation, non moins ridiculement calomnieuse, de fédéralisme, qu'ils se sont vus réduits à recourir.

Wimpfen, un peu déconcerté, nous quitta sans laisser paraître de ressentiment. Seulement, en nous répétant qu'il partait pour Lisieux, il nous insinua, qu'afin de contenir quelques malveillans qui travaillaient dans la ville de Caen à nous dépopulariser, nous ferions mieux d'y rester tous.

Dès le lendemain, Barbaroux et moi, nous nous rendîmes à Lisieux. Le général fut un peu surpris de nous y voir; mais il ne ne nous en fit pas un moins bon accueil. Nous apprîmes ce qu'il ne nous disait pas, qu'il venait d'avoir une conférence secrète avec l'un de ces envoyés des chefs de la montagne, qui, depuis trois semaines, allaient, jetant les assignats par poignées dans Évreux et partout sur leur passage, et qui bientôt, très-sûrs apparemment d'une protection puissante, vinrent continuer le même manége de corruption, jusque dans la ville de Caen, sous nos yeux mêmes. Au reste, nous trouvâmes dans Lisieux beaucoup d'individus armés et point de soldats: nulle organisation, nulle discipline, la fureur de motionner. Une main secrète avait, en un jour, décomposé même les bataillons bretons, jusqu'alors fort bien tenus. Le général eut grand soin de nous faire remarquer tout ce désordre, et d'en conclure qu'il ne pouvait tenir là, qu'il fallait ramener toutes les troupes à

Caen, faire de cette ville le point central de résistance, etc. Pourtant il voulut bien ne pas nous répéter ses propositions anglaises.

En effet, la retraite se fit le jour suivant : alors tous mes amis reconnurent bien que nos affaires étaient perdues dans les départemens de l'Ouest. En vain le général, rentré dans Caen où il avait toujours voulu s'établir, montra des dispositions pour une défense sérieuse; en vain il composait son état-major, distribuait convenablement les troupes, s'occupait de choisir l'assiette d'un camp, établissait des batteries de 18; toutes ces démonstrations n'abusaient plus nos collègues.

Il paraît démontré que la veille, Wimpfen avait fait donner, par l'un des envoyés du comité de salut public, avis à la montagne, et j'espère qu'on m'entend : ce n'est pas à toute la montagne, ni même à tous ses chefs, mais aux principaux cordeliers de la montagne, tels que Lacroix, Fabre-d'Églantines, etc., qui voulaient également

jouer et abuser les républicains Péthion, Guadet, etc., et le dictateur Robespierre, que Wimpfen, dis-je, avait fait donner avis du mauvais succès de ses ouvertures anglaises, et de l'inutilité d'en renouveler la proposition; qu'alors la montagne avait résolu de se borner à dissoudre notre noyau de force armée, mais sans renoncer à jeter sur tout notre parti cette couleur de royalisme dont ils avaient besoin pour nous perdre; et ce fut sans doute, à cette époque seulement, qu'elle arrêta de livrer, au moins en apparence, Toulon aux anglais. Ce que j'indique là pourra d'abord surprendre quiconque est tout-à-fait mal instruit des affaires; mais quand le moment sera venu, je m'expliquerai davantage sur cette horrible comédie de Toulon.

Avant de parler du triste dénouement de nos affaires dans la ville de Caen, je dois compte de quelques événemens intéressans, que j'ai laissés en arrière, pour ne point interrompre le cours des faits majeurs.

Wimpfen venait de partir pour Lisieux,

lorsque nous vîmes arriver à Caen, pour nous y offrir ses services, un mauvais général, mais bon partisan, une espèce de commandant de hussards, excellent pour de vigoureux coups de main, et qui était homme à conduire les bataillons, tambour battant, jusque sur le Carrouzel; c'était *Beysser*. Nous le recommandâmes à Wimpfen, qui l'éconduisit doucement; l'autre aussitôt chercha à débaucher toute la cavalerie; puis, croyant à ce prix avoir fait sa paix avec la montagne, il courut à Paris lui vanter cette manœuvre, à la sincérité de laquelle on ne crut pas sans doute, puisqu'il fut, à quelque temps de là, guillotiné. Ce qui m'inspirait au reste quelque confiance en lui, c'est qu'il était accompagné d'un de mes dignes amis, ancien et pur jacobin, républicain à toute épreuve, *Bois-Guyon*, son adjudant-général, jeune homme de la plus grande espérance, qui est ensuite malheureusement tombé dans les mains de nos ennemis, et qui a eu la tête coupée à Paris, en même

temps que *Girey-Dupré*, qui méritait bien d'avoir un tel compagnon de sa glorieuse mort.

C'était quelque temps auparavant, qu'à l'intendance, où nous logions tous, s'était présentée, pour parler à Barbaroux, une jeune personne, grande, bien faite, de l'air le plus honnête et du maintien le plus décent; il y avait dans sa figure, à la fois belle et jolie, et dans toute l'habitude de son corps, un mélange de douceur et de fierté, qui annonçait bien son âme céleste : elle vint constamment accompagnée d'un domestique, et attendit toujours Barbaroux dans un salon, par où quelqu'un de nous passait à chaque instant. Depuis que cette fille a fixé sur elle les regards de l'Univers, nous nous sommes mutuellement rappelé toutes les circonstances de ses visites, dont il est clair maintenant qu'une grâce sollicitée, pour quelques-uns de ses parens, n'était que le prétexte. Son véritable motif était sans doute de connaître quelques-uns des fon-

dateurs de cette république, pour laquelle elle allait se dévouer; et peut-être elle était bien aise aussi, qu'un jour ses traits fussent bien présens à leur mémoire. Ils ne s'effaceront pas de la mienne, ô Charlotte Corday! c'est en vain que tous les dessinateurs cordeliers paraîtront conspirer ensemble, pour ne donner qu'une copie défigurée de tes charmes; tu seras toujours sans cesse devant nos yeux, fière et douce, décente et belle, comme tu nous apparus toujours; ton maintien aura cette dignité pleine d'assurance, et ton regard ce feu tempéré par la modestie, ce feu dont il brillait, lorsque tu nous vins rendre ta dernière visite, la veille du jour où tu partais pour aller frapper un homme, dont ils ne feront pas non plus oublier l'horrible difformité, quelques efforts qu'ils tentent pour le représenter moins hideux.

Je déclare, j'affirme que jamais elle ne dit à aucun de nous un mot de son dessein. Et si de pareilles actions se conseillaient, et qu'elle nous eût consultés, est-ce donc

sur Marat que nous eussions voulu diriger ses coups? Ne savions-nous pas bien qu'il était alors tellement dévoré d'une maladie cruelle, qu'il lui restait à peine deux jours d'existence?.... Humilions-nous devant les décrets de la Providence; c'est elle qui a voulu que Robespierre et ses complices vécussent assez long-temps pour s'entre-détruire, assez long-temps pour qu'il fût bien prouvé, devant la nation française, à qui cette révélation solennelle finira par ouvrir les yeux, que les uns étaient de traîtres royalistes, et l'autre le plus ambitieux des tyrans.

Au reste, dans la tourmente des grands événemens qui se passaient à cette époque, peu de personnes ont assez remarqué ce qu'il y a de sublime dans la fière concision des réponses de cette fille étonnante aux vils coquins qui l'ont jugée; combien elle est magnifique aussi d'expressions et de pensées, cette épître immortelle que, peu d'heures avant sa mort, elle adressa à Barbaroux, et que, par un profond sentiment

le délicatesse républicaine, qui ne pouvait affecter que cette grande âme, elle eut soin de dater *de la chambre de Brissot*. Ou rien de ce qui fut beau dans la révolution française ne demeurera, ou cette épître doit passer à travers les siècles. O mon cher Barbaroux, dans ta destinée, pourtant si digne d'être désirée toute entière, je n'ai jamais vraiment envié que le bonheur qui a voulu que ton nom fût attaché à cette lettre; ah! du moins, dans son interrogatoire, elle a aussi prononcé le mien. J'ai donc reçu le prix de tous mes travaux, le dédommagement de mes sacrifices, de mes peines, des inquiétudes dévorantes que j'endure dans ton absence, ô ma Lodoïska! des tourmens, des derniers tourmens qui me sont réservés, si j'apprends qu'habiles à me frapper dans le dernier, mais le plus précieux de mes biens, nos féroces persécuteurs ont pu t'assassiner. Oui, quoiqu'il arrive, j'ai reçu du moins ma récompense; Charlotte Corday m'a nommé; je suis sûr de ne pas

mourir!... Charlotte Corday, toi qui sera désormais l'idole des républicains, dan l'Élysée où tu reposes avec les Vergniaud les Sidney, les Brutus, entends mes derniers vœux, demande à l'éternel qu'il protège mon épouse, qu'il la sauve, qu'il m la rende; demande-lui qu'il nous accorde dans notre honorable pauvreté, un coin d terre libre où nous puissions reposer no têtes, un honnête métier par lequel j nourrisse Lodoïska; une obscurité complète qui nous dérobe à nos ennemis; enfin, quelques années d'amour et de bonheur; et si mes prières ne sont pas exaucées, si ma Lodoïska devait tomber sur un échafaud, ah! que du moins je ne tarde point davantage à l'apprendre, et bientôt j'irai dans les lieux où tu règnes, me réunir avec ma femme, et m'entretenir avec toi.

Je parcours ce dernier paragraphe, et ne me dissimule pas qu'après l'avoir lu, plusieurs personnes crieront au fanatisme; fanatisme soit : ce ne sont pas les hommes froids qui font les grandes choses. Il était

anatique aussi ce jeune homme, dont
'histoire redira l'action. Eh ! que je regrette de ne me pas rappeler son nom ! La
elle Corday venait d'entrer en prison : un
eune homme accourt, demande à se constituer prisonnier à la place de Charlotte,
t à subir le châtiment qu'on lui prépare.
e n'ai pas besoin d'ajouter que les corleliers ne lui accordèrent qu'une partie de
a demande ; ils ne le laissèrent pas longemps survivre à celle pour laquelle il avait
'oulu mourir (1).

Quand les Bretons, qui faisaient, à bien

(1) Un autre, il était député extraordinaire de
layence, et s'appelait Adam Lux, pénétré d'adiration, fit à la hâte un petit discours sur l'action
e Corday, et poussa le courage jusqu'à imprimer
ette apologie, en proposant d'élever à cette héroïne
ne statue avec cette inscription : PLUS GRANDE QUE
RUTUS.

Aussitôt on le jeta à l'Abbaye : en y entrant,
s'écria, dans un transport de joie : Je vais donc
ourir pour Charlotte Corday. On lui coupa la tête
uelques jours après.

dire, l'unique force de notre armée, apprirent que leurs assemblées primaires avaient accepté la constitution, ils s'étonnèrent; et dans le nombre, des motionneurs, sans doute bien payés, prouvèrent subtilement que combattre à présent la montagne, ce serait se constituer faction : en général, quand la victoire n'est pas certaine, ou ne s'annonce point facile, on aime mieux retourner chez soi que de se battre; cependant nos Bretons, naturellement très-braves, hésitaient encore : on les travailla si bien qu'ils furent entraînés : d'ailleurs, les administrateurs du Calvados, qui n'en ont pas été moins guillotinés depuis, osèrent leur signifier qu'ayant accepté la constitution, ils ne pouvaient plus les tolérer dans la ville de Caen. Les fédérés Bretons, ainsi lâchement abandonnés, reprirent le chemin de leurs foyers.

On croit bien que Wimpfen avait un sauf-conduit de la montagne, et une occasion toute prête pour l'Angleterre. Je ne sais ce que devint M. de Puysay, qui s'était

si complaisamment fait battre auprès de Vernon. Quant à madame de Puysay, elle s'était retirée à Bordeaux; elle y fut dénoncée par un subalterne, qui n'était point initié aux mystères; on l'arrêta et on l'envoya à Paris: mais on n'a plus entendu parler d'elle; et quoi qu'elle soit très-jolie, bien des gens pourront croire, avec moi, que sa beauté n'est pas la véritable cause de la clémence dont les brigands usèrent envers elle.

Mais le malheureux reste des principaux fondateurs de la république, les députés proscrits, que devinrent-ils? Leurs cruelles aventures seront l'objet de la dernière partie de ces Mémoires.

---

Après avoir, dans le tourbillon d'une grande ville, long-temps étudié les hommes, au sein de leurs habitudes les plus efféminées, au milieu des commodités du luxe et des jouissances de la galanterie, qu'ils appelaient l'amour; après avoir vu, auprès de

ces sybarites perdus de mollesse, un peuple abâtardi, qui semblait n'avoir plus de force que pour porter, sans désespoir, l'énorme pesanteur du joug, j'avais osé prononcer que jamais les oppresseurs ni les opprimés n'auraient assez de courage, ceux-ci pour tenter de se relever, ceux-là pour opposer quelque résistance à l'insurrection, s'il n'était pas vraiment impossible qu'elle eût lieu. Je ne m'étais trompé qu'à demi; un grand changement s'annonça dans le gouvernement de la France, l'intérêt particulier réveilla les passions fortes; mais leur premier choc fut heureusement plus bruyant que terrible.

Les événemens prirent ensuite un caractère plus sérieux; les factions hardies se prononcèrent. Entre la cour qui conspirait pour le retour de tous les abus, et le parti d'Orléans qui ne paraissait les combattre qu'afin de les ressusciter à son profit, des conjurés vertueux se firent jour: à la suite de leurs généreux efforts, une convention s'assembla, chargée de *constituer* la répu-

blique ; malheureusement elle ne put jamais que la *décréter*. Ce ne fut d'abord qu'un vain nom ; ce fut bientôt un nom funeste ; il fit avorter la *chose*. Cependant, entraîné, presque malgré moi sur ce grand théâtre, que je croyais celui des passions les plus nobles, qu'aperçus-je au premier coup-d'œil ? Du milieu de la montagne jusqu'à son sommet, c'étaient l'ignorance présomptueuse prétendant à tous les profits de la célébrité, l'avide cupidité aspirant aux richesses, la crapule vile espérant de longues débauches, la vengeance atroce préparant des assassinats, la basse envie désespérée de l'influence du talent, l'insatiable ambition dévorée du besoin de régner au prix de tous les forfaits. Et lorsque de tels scélérats commencèrent à l'emporter, lorsque, sur des monceaux de dépouilles, sur les débris de toutes les propriétés, la foule, à leur voix obéissante, se baigna dans les flots d'un sang innocent, lorsque le pillage, organisé par les *magistrats*, l'athéisme réduit en principe, et deux cent mille

échafauds ordonnés par les *lois*, souillèrent ma patrie, je fus obligé de reconnaître que, de toutes les espèces de servitudes, celle que l'anarchie produit est encore la plus intolérable. Quand c'est la multitude ignorante et trompée qui règne, les crimes aussi se multiplient autant que les maîtres. C'est à voler que l'un s'attache, c'est à tuer que l'autre se plaît; celui-ci prend plaisir à tourmenter, emprisonner, supplicier son ennemi; celui-là préfère de *requérir* sa femme; cet autre, dédaignant de gazer le mot, aime mieux violer sa fille, trop heureuse la victime, si le bourreau ne la massacre pas ensuite; enfin, vous diriez que chacun s'excite à inventer quelques-uns des attentats dont la nature n'ait pas encore gémi; dès qu'on le trouve, il est consacré; d'autres scélérats travaillent avec ardeur à quelque découverte nouvelle, qui n'aura pas moins de succès. C'est ainsi que, dans ma patrie déshonorée, plusieurs milliers de brigands professent le crime, et parmi les crimes, préfèrent, choisissent, préco-

nisent ce qu'il y a de plus honteux, de plus repoussant, de plus horriblement nouveau. C'est ainsi qu'auprès de la Vendée, un représentant s'égare jusqu'à qualifier un bourreau, *le vengeur du peuple*; et *vertu civique*, la férocité qui le porte à prendre, en pleine *assemblée populaire*, et à tenir l'engagement de couper, chaque jour, peut-être vingt têtes de français. C'est ainsi qu'à *Commune-Affranchie*, quelle dérision exécrable dans ce changement de nom! Collot-d'Herbois, aussi représentant du peuple, Ronsin, commandant d'une armée, et quelques autres *patriotes* délibèrent tranquillement, pendant quelques heures, de quelle manière on s'y prendra pour assassiner avec une cruauté plus solennelle, huit ou dix mille Lyonnais. C'est ainsi qu'au bruit de la mitraille qui les déchire, et des cent coups de sabre dont on les achève, un peuple nombreux fait retentir l'air de ses applaudissemens. C'est ainsi que la *guillotine* deviendra l'autel national sur lequel le frère poussera civiquement son

frère, ou le père son fils. C'est ainsi qu'une malheureuse femme coupable d'avoir, en gémissant, accompagné son mari jusqu'au lieu du supplice, sera condamnée, au grand contentement de la multitude, à passer plusieurs heures sous le fatal couteau, qui répandra sur elle, goutte à goutte, le sang fraîchement versé de son époux, dont le cadavre est auprès d'elle...... là...... sur l'échafaud!..... C'est ainsi que tout-à-coup, comme un torrent nouveau qui n'a point de digues, une masse incommensurable de forfaits inconnus chez les nations les plus féroces, se répandra sur un vaste empire, et menacera d'envahir l'Univers. Oh! pourquoi ne m'a-t-il fallu rien moins que cette expérience, pour être convaincu de cette vérité funeste, que, sans distinction d'opulence ou de misère, de grandeur ou d'obscurité, je dirai même, en général, d'un vain savoir ou d'une ignorance complète, et sous la seule exception de la *vertu*, qui n'appartient qu'à quelques philosophes privilégiés, les hommes doivent être escla-

ves, puisque les hommes sont méchans, ou rampent devant les méchans.

Tant qu'il nous resta quelque espérance d'abattre cette secte impie, nous courûmes les départemens, moins pour y chercher des asiles, que pour lui chercher des ennemis. Soins inutiles! Le dégoûtant machiavélisme d'Hébert allait l'emporter. Déjà la peur, dissimulée sous le nom de prudence, venait de diviser le faisceau départemental, de rompre les mesures salutaires, et de compromettre la liberté dans son dernier rempart. A Marseille, à Bordeaux, dans presque toutes les villes principales, le propriétaire lent, insouciant, timide, ne pouvait se résoudre à quitter un instant ses foyers; c'étaient des mercenaires qu'il chargeait de sa querelle et de ses armes; comme s'il était mal-aisé de pressentir que ces hommes achetés par lui seraient bientôt achetés contre lui; de l'autre côté, la montagne, ardente, audacieuse, rompue aux forfaits, tirait le glaive contre la patrie. Pour vider quelques tonnes, pour surprendre quelques femmes, pour

ouvrir quelques coffres-forts, d'indignes soldats servaient la montagne; aux cris de vive la république, ils venaient égorger les républicains; pour que leur pays fût libre, ils accouraient l'asservir. Vomis de la *capitale*, comme d'une Rome moderne, les plus vils suppôts du royalisme déguisé, les plus infâmes agens de la corruption, apportaient des fers aux *provinces conquises*, déjà prêtes à se prosterner devant leur sanglant proconsulat. Les cités, jadis les plus fières, commençaient à tomber devant deux ou trois jacobins. C'en était fait de la république! Et nous, ses malheureux fondateurs, nous allions éprouver tout ce que peut avoir de plus affreux le sort de quelques proscrits trop connus, que tous les scélérats persécutent, que tous les lâches abandonnent. Ceux de qui nous avions, à travers d'immenses dangers, constamment protégé les biens, ne nous offriraient point, dans nos détresses, la moindre parcelle de cette fortune, que demain ils livreraient toute entière, à ge-

noux, au premier brigand qui voudrait s'en saisir. Ceux dont nous défendions, depuis dix mois, la vie au péril de la nôtre, plutôt que d'exposer un instant la leur, refuseraient de nous entr'ouvrir leurs portes. Dans l'horreur des nuits sombres, sous les intempéries d'un ciel orageux ; épuisés que nous serions, d'avoir sans repos erré tout le jour dans les bois, pressés de la faim, tourmentés de la soif, on ne nous laisserait, contre nos besoins renaissans et les assassins, d'autre défense que notre courage, notre innocence, un reste d'espoir ; mais aussi les prodiges d'une Providence évidemment protectrice. Nous verrions des amis féroces par pusillanimité méconnaître leur ami. Elle m'était réservée à moi, cette épreuve, la plus douloureuse de celles que j'eusse à subir. Infortuné! Des amis de vingt ans te chasseraient de leur demeure ; ils te repousseraient jusques aux pieds de l'échafaud... J'avais vu les hommes en masse dans leur vie publique, et je les avait détestés ; j'eus lieu de les trop bien

connaître en détail dans leur vie privée, et le mépris suivit la haine. Puisque même en un pays que je croyais prêt à se régénérer, les gens de bien sont si lâches et les méchans si furieux, il est clair que toute agrégation d'hommes, pompeusement appelée *peuple* par des insensés tels que moi, n'est réellement qu'un imbécille troupeau, trop heureux de ramper sous un maître (1). Eh! Robespierre ou Mazanielle, Marat ou Néron, Caligula ou Châlier, Hébert ou Pitt, Cartouche même ou Alexandre, Desrues ou d'Orléans! qu'importe! Tout scélérat, s'il est ambitieux, et que les circonstances le poussent, peut parvenir à ce qu'ils appellent de hautes destinées : seulement, le plus habile quelquefois doit rouler des hauteurs dans l'abîme, et c'est au plus malheureux (2) de régner.

---

(1) Qu'on se souvienne de la situation où j'étais, et qu'on pardonne de telles réflexions à l'excès du malheur.

(2) Cromwel, à qui Robespierre ressemble si fort,

Au milieu de tant de dépravation cependant, il est consolant d'avoir à déclarer que, jusqu'en France, il existe encore quelques êtres dignes de la liberté. Nous les avons trouvés surtout parmi les individus de ce sexe réputé frivole et timide. Ce sont des femmes qui nous ont prodigué les soins les plus touchans, et tous ces courageux secours qu'une compassion généreuse ne sait point refuser au malheur non mérité. O madame ***! je ne puis vous nommer

---

aux talens près, Cromwel qui, naturellement cruel et indévot, savait aussi, par une double hypocrisie, affecter le penchant à la clémence, et le zèle pour la cause de Dieu: Cromwel, une fois sur le trône, se croyait sans cesse entouré d'assassins. Il ne se fiait point à ses gardes. Il avait des pistolets, le jour, dans ses poches, et sous son chevet, la nuit. Il mangeait à peine. Il ne dormait plus. Chaque soir, il changeait d'appartement et de lit. Qui donc, à ce prix, préférerait la couronne à la mort? Bien des lâches coquins, sans doute! Mais en conclura-t-on qu'ils seraient heureux? Et n'est-il pas bien vraisemblable qu'il vaudrait mieux, même pour eux, mourir?

aujourd'hui sans vous perdre; mais la vertu ne reste pas sans récompense; et s'il est toujours impossible que je vous produise à la reconnaissance des républicains, du moins, n'en doutez pas, celui qui fit à son image votre âme céleste, votre Dieu, le mien, un Dieu de bienfaisance et de bonté, n'oubliera point quels périlleux devoirs vous avez remplis pour nous, et comment, environnée de nos bourreaux, vous leur avez dérobé leurs victimes... (1).

Les administrateurs du Calvados venaient de donner aux autres administrations le signal d'une honteuse défection. Ils avaient fait secrètement leur paix avec la montagne, sans nous en donner aucun avis; le troisième jour seulement, ils nous

(1) Hélas! cette généreuse femme, c'était la belle-sœur de Guadet, c'était la citoyenne Bouquet.... Elle est morte sur l'échafaud; on l'a assassinée avec son mari, son beau-frère et le père de Guadet. Elle est morte! et Julien fils, son assassin, respire! Dieu de justice, où donc es-tu?

prévinrent, et voici comment : ils envoyèrent placarder à la porte même de *l'intendance*, où ils nous logeaient, l'affiche montagnarde, qui portait notre décret de HORS LA LOI. Les Bretons, qui partaient le lendemain, furent indignés de cette perfide insolence ; ils nous offraient leurs armes : nous les acceptâmes, non pour exercer des vengeances, mais afin de pourvoir à notre sûreté. Quand nous eûmes déclaré à leurs députés que nous comptions aller au milieu d'eux chercher une retraite, et sauver la liberté dans leurs départemens, ce ne fut qu'un cri de joie.

Le lendemain fut en effet le jour du départ. Nous nous divisâmes en trois troupes, qui chacune alla se réunir à l'un des trois bataillons. Nous marchions comme simples soldats, et ceux qui nous avaient reçus paraissaient contens et fiers d'avoir pour *camarades* cette vingtaine de repré-

sentans pour qui la France presque toute entière venait de s'insurger; car les départemens coalisés n'étaient pas moins de soixante-neuf. Notre situation eut d'abord quelque chose d'assez doux et de très-piquant. Je trouvais, pour moi, fort agréable de faire avec ces braves gens ma journée à pied, de boire et manger avec eux, sur la route, le verre de cidre, le petit morceau de beurre et le pain de munition; puis, à la couchée, d'aller avec un billet, prendre modestement mon logement chez un particulier qui, me croyant un volontaire, ne se gênait nullement avec moi, et me dispensait par là de toute espèce de cérémonie. Cette manière de faire charmait nos Bretons; il est vrai que *l'Ille-et-Vilaine*, *la Mayenne* et surtout *le Finistère*, n'étaient point tombés dans l'énorme faute qu'avait faite le Midi, de n'armer que des mercenaires. La plupart de ces volontaires

étaient des jeunes gens bien élevés, très-instruits de la querelle qu'ils allaient soutenir, et qu'il eût été difficile d'acheter. Mais quelque précaution que l'on eût prise, on n'avait pu empêcher des brouillons, des hommes ardens ou faibles, et quelques anarchistes déguisés de se glisser dans les compagnies, et quoiqu'en très-petit nombre, aidés de leur vile tactique et de toutes leurs intrigues, ils finissaient souvent par donner la loi. Nous l'avions vu déjà dans Lisieux; nous eûmes bientôt occasion d'en faire une expérience plus triste.

Après plusieurs marches nous étions arrivés à *Vires*. J'y avais appris que la montagne, enhardie par nos revers, faisait dans Paris des arrestations multipliées; je tremblais pour ma femme. Un peu fatigué, je m'étais couché à six heures: il était minuit, je n'avais pu fermer l'œil;

on vient me dire qu'une dame me demande: c'était elle! Qu'on juge des transports de ma joie!

Digne amie! à peine les aboyeurs des journaux de Paris avaient-ils beuglé *la grande victoire de Vernon remportée sur les royalistes du Calvados*, que, pressentant le reste de nos désastres, elle s'était hâtée de vendre tout ce qu'elle avait de bijoux. Elle venait me déclarer que, désormais attachée à mon sort, elle accourait chercher auprès de moi l'exil, la misère peut-être, et certainement une foule de dangers. C'est alors que, pénétré de sa générosité, bien convaincu que ma mauvaise fortune ne pouvait rien changer à ses dispositions, j'osai la presser de former des liens que je désirais depuis si longtemps, et que son divorce, prononcé depuis dix mois seulement, ne m'avait pas permis d'obtenir encore. Hélas! sous quelles

auspices ce contrat fut juré! Péthion, Buzot, Salles et Guadet furent nos témoins.

Ma femme me pressait de courir au port le plus voisin, et de nous y jeter dans le premier bâtiment qui voulût nous porter en Amérique. Je lui montrai Lyon, Bordeaux, Marseille, faisant pour la république un dernier effort, que mon devoir était d'aller aider. Soit, me dit-elle, mais nous ne nous séparerons plus. Je le jurai. Que de fois je devais, malgré moi, violer mon serment!

A Fougères, les bataillons se séparèrent, Mayenne, pour regagner Laval; Ille-et-Vilaine, pour rentrer dans Rennes; le Finistère continuait sa route sur Brest. Chacun des trois désirait nous garder et nous promettait sûreté chez lui. Sûreté ne suffisait pas. Nous avions dépêché devant nous à Rennes, un ami, B****, qui nous mandait que nous devions nous rendre dans

cette ville, où nous trouverions des moyens de gagner la mer, et là, quelque chasse-marée qui nous conduirait à Bordeaux. Barbaroux combattit vivement cette mesure. Il fit sentir qu'il valait beaucoup mieux nous rendre du côté de Quimper, où *Kervelegan*, notre collègue, parti depuis plusieurs jours, nous aurait infailliblement préparé une retraite momentanée et des moyens d'embarquement. Cette opinion prévalut, et je crois que ce fut très-heureusement pour nous.

Nous prîmes donc, avec le seul bataillon du Finistère, le chemin de Fougères à Dol. Nous allâmes coucher à *Antrain*, je crois : je dis je crois, parce que ma mémoire s'étant fort altérée, j'ai bien retenu les faits, mais tantôt les lieux, tantôt l'époque précise de l'événement m'échappe ; et dans la caverne où j'écris, je suis dénué de tout secours. Je n'ai pas même une carte de France. Au

reste, que le bourg d'Antrain soit en-deçà ou au-delà de Fougères, toujours est-il certain que nous y courûmes quelques périls. Ce lieu était fort jacobinisé. A peu près deux cents coquins avaient formé le doux projet de désarmer, pendant la nuit, le bataillon dispersé chez les particuliers, puis de tomber sur les députés, pour les envoyer à la montagne, s'ils se laissaient prendre, ou les massacrer, s'ils tentaient quelque résistance. La partie fut découverte comme on achevait de la lier; pour la rompre, nous fîmes doubler les postes, et promener de bonnes patrouilles : les égorgeurs s'allèrent coucher.

Mais un peu avant Dol, l'alerte devint plus chaude; nous reçûmes la nouvelle certaine que la municipalité de cette ville venait de mettre ses volontaires sous les armes, de braquer ses canons à la municipalité, et d'envoyer à Saint-Malo de-

mander les secours de la garde nationale et de la garnison de cette place, qui pouvaient, selon messieurs de Dol, arriver chez eux dans la soirée, et par conséquent assez tôt, puisque nous comptions y être avant midi, mais séjourner jusqu'au lendemain. Sur cet avis, nos braves Finistériens se préparèrent; les armes et les canons furent chargés; nous doublâmes le pas; nous arrivâmes à Dol deux heures plutôt; nous y entrâmes au pas de charge, la baïonnette au bout du fusil; nous allâmes nous mettre en bataille devant l'hôtel-de-ville : les canons étaient effectivement braqués, mais ils se turent : des volontaires allèrent en députation sommer le maire de s'expliquer sur les mauvais bruits qui couraient. Il avoua ses démarches, protestant qu'elles n'avaient point pour but d'arrêter le retour du bataillon, mais de saisir les députés *traîtres à la patrie*, qu'il recélait

dans ses rangs. Cette réponse, rapportée aux Bretons, les indigna. Si le commandant et nous ne nous étions réunis pour les calmer, la guerre civile commençait dans Dol. Enfin, ils consentirent à ne pas coucher dans cette ville; mais il y fallait dîner du moins. Ils ne voulurent point nous quitter ; nous mangeâmes presque tous ensemble sur la place : si vous avez tant envie de les prendre, criaient-ils aux passans, battez donc la générale, et venez. Tout ceci ne nous préparait guère à ce qui devait arriver le lendemain.

A trois lieues au-dessus de Dol, sur la grande route de Dinan, où nous devions coucher, se trouvait un passage dangereux ; c'était un défilé sur une hauteur, à l'entrée d'un bois. Les trois mille hommes de Saint-Malo, qu'on disait en marche, pouvaient se porter là, et attendre avec un immense avantage, nos huit cents Bres-

tois : ils le savaient, n'en faisaient pas moins bonne contenance : presque tous juraient de périr, plutôt que de nous abandonner. Nous étions, nous, dans leurs rangs, bien décidés de ne pas tomber vivans dans les mains des satellites de la montagne. Ma Lodoïska et quelques femmes suivaient dans une voiture. On peut se représenter leurs alarmes. Enfin, parvenus au lieu redouté, nous n'y rencontrâmes personne (1). A Dinan, nous fûmes parfaitement reçus ; c'était à qui nous offrirait des lits.

A la pointe du jour un grand bruit nous réveilla ; c'étaient nos Finistériens qui se disputaient sur la place : les motionneurs de Lisieux avaient passé la nuit à travailler

(1) On nous a assuré depuis, que les trois mille hommes de Saint-Malo avaient au contraire délibéré de ne point marcher contre leurs frères du Finistère.

les faibles; les faibles étaient entraînés; ensemble, ils avaient provoqué cette assemblée générale; ensemble ils criaient que la convention étant reconnue, puisqu'on venait d'accepter la constitution, protéger encore les députés qu'elle venait de mettre hors de la loi, c'était se constituer faction. Les honnêtes gens, pénétrés de douleur, répondaient que la majorité des départemens ne reconnaissait pas encore les dominateurs de la convention; que d'ailleurs livrer ou seulement abandonner de vertueux représentans qui, prenant confiance entière aux promesses du bataillon, l'avaient préféré aux autres fédérés bretons, c'était déshonorer le Finistère. Cette pensée, surtout, donnait à nos amis, encore les plus nombreux, une vigueur qui ne leur était pas ordinaire. Vainement un courrier venait d'arriver, apportant l'étrange nouvelle que les trois mille

hommes de Saint-Malo venaient sur Dinan, et que de l'autre côté Saint-Brieux faisait marcher des troupes; de sorte que le bataillon allait se trouver entre deux feux : les nôtres disaient que rien de tout cela n'était vraisemblable; mais que tout cela fût-il sûr, on ne devait pas composer avec ses devoirs, et que la mort était préférable à la honte. Enfin, les partis s'échauffaient; il était possible qu'on en vînt aux mains; nous résolûmes de prévenir ce malheur, et de n'espérer désormais notre salut que de nous-mêmes. Quand les braves gens apprirent notre résolution de quitter le bataillon, et de nous aventurer vers Quimper, par des chemins de traverse, il n'y a sorte d'efforts qu'ils n'essayassent pour nous retenir. Le parti était pris, ils le virent bientôt; et alors, du moins, ils nous prodiguèrent les moyens qui nous manquaient : nous ne voulûmes

rien accepter de tout l'argent qui nous fut offert, mais nous souffrîmes qu'on nous complétât notre ajustement de volontaires; c'était en cette qualité que nous allions nous mettre en route; il fallait, pour notre sûreté, que rien ne nous manquât. On alla nous choisir les meilleurs fusils, de bons sabres, une giberne bien garnie de cartouches, et nous couvrîmes encore nos uniformes d'un de ces sarraux blancs, bordés de rouge, que les soldats en route ont coutume d'avoir; on nous donna pour escorte six hommes éprouvés, armés comme nous; enfin, un officier que je ne nommerai pas, nous signa des congés qui portaient que nous étions des volontaires du Finistère, qui retournaient, par le chemin le plus court, à Quimper, lieu de leur domicile. Nous avions quarante grandes lieues à faire à pied par des chemins difficiles; et la prudence ordonnait

que nous y missions tout au plus trois jours ; il n'y avait donc pas moyen d'emmener ma Lodoïska ; au moins l'absence serait courte ; elle allait, avec un passeport bien en règle, suivre la grande route, et m'attendrait à Quimper. Notre séparation nous coûta pourtant bien des larmes.

Braves hommes du Finistère (1), nous

(1) J'apprends que le commandant de ces braves est un de ceux qui ont honoré les cachots de la conciergerie, destinés auparavant à renfermer le crime : une heureuse et inconcevable destinée l'a conservé à ses amis et à la république, qui n'aura jamais de meilleur citoyen. Après quatorze mois de souffrances, il jouit enfin de l'estime qu'une vie sans reproches lui a méritée. C'est lui qui sauva la convention nationale, au 10 mars ; c'est lui que nous trouvâmes encore dans nos malheurs ; avec quelque modestie qu'il cherche à dérober son nom, l'histoire

vous quittions, et la plupart d'entre vous ne devaient plus nous revoir. Ah! du moins recevez ici les assurances d'une estime qui ne finira qu'avec nous. Souvent, dans les départemens où nous pensions trouver plus d'énergie, nous avons regretté la vôtre. Le moment approchait où, réduits à errer sans secours, nous ne trouverions plus des hommes résolus à nous défendre, trop heureux d'en rencontrer qui consentissent à nous recueillir.

Au reste, c'est ici que je dois m'empresser à réparer une omission essentielle,

---

le réclame. L'histoire le saura dans des temps plus heureux. Il a exposé sa vie en combattant plusieurs fois pour la liberté : il l'a exposée en servant ses amis, les amis de la république, et il paraît l'ignorer. Heureux et honorable parti, que celui des vrais républicains, appelés fédéralistes, puisqu'il compte de pareils hommes!

j'ai oublié de dire que cet excellent bataillon du Finistère n'était point à l'affaire de Vernon : Wimpfen, instruit qu'il approchait, et sachant bien comme il était composé, se garda bien d'attendre encore trois jours, lui qui attendait sans raison depuis un mois ; certes, il calcula bien, car je ne doute pas, de quelque talent dont son M. de Puysay se montrât doué pour se faire surprendre, que la surprise n'eût pas eu de succès, si les Finistériens se fussent trouvés là.

Nous partions cependant, et voici le moment de savoir quels et combien nous étions : Péthion, Barbaroux, Sales, Buzot, Cussy, Lesage (d'Eure-et-Loire), Bergoing (de la Gironde), Giroust, Meillant et moi ; puis Girey-Duprey, et un digne jeune homme, nommé Riouffe, qui était venu nous trouver à Caen ; enfin, nos six guides: Buzot avait encore son domestique, tous

aussi bien armés que nous ; en tout dix-neuf. Il nous manquait Lanjuinais, qui n'avait fait que passer à Caen, pour nous embrasser ; Guadet, qui s'écartait toujours du bataillon, et, ne s'étant pas trouvé à Dinan au moment critique, fut obligé de continuer seul vers Quimper, par la grande route, où il ne fut point reconnu ; Valadi, resté en arrière avec un ami, et qui nous rejoignit ensuite par une suite d'aventures très-favorables ; Larivière, resté long-temps du côté de Falaise, Duchâtel et Kervelegan, partis d'avance pour les environs de Quimper, où ils devaient préparer nos logemens ; Mollevaut, parti depuis quelques jours ; l'espagnol Marchena, digne ami de Brissot ; enfin, Gorsas, qui était allé avec sa fille à Rennes, où il avait des amis, et d'où il sortit pour venir si imprudemment braver ses assassins jusque dans Paris.

Nous suivîmes encore la grande route

jusqu'à Jugon. Là nous prîmes la traverse, où nous fîmes quelques lieues, et vînmes à l'entrée de la nuit frapper aux portes d'une ferme, dont on ne nous ouvrit que la cuisine et la grange. Dans la première des deux pièces nous ne trouvâmes pour souper qu'un seul petit lièvre, du pain noir et du mauvais cidre; et dans la seconde, pour coucher, que de la paille : pourtant nous mangeâmes fort bien, et nous dormîmes mieux. Le lendemain à la pointe du jour, il fallut se mettre en route.

Nous avions déjà évité Lamballe; nous ne devions trouver dans la traverse que quelques misérables villages, où dix-neuf soldats n'avaient rien à craindre, et deux ou trois bourgs un peu forts, que, par précaution, il faudrait tourner. Une erreur de nos guides nous fit tomber à l'entrée d'une ville, c'était Moncontour; nous en étions si près, qu'il était impossible de s'en

écarter sans se rendre suspects et sans risquer d'entendre sonner le tocsin. Nous y entrâmes donc : c'était justement un jour de marché ; plus de quinze cents paysans étaient, avec force gendarmerie, sur la place, que nous traversâmes avec une confiance qui n'était qu'apparente ; Riouffe, mauvais marcheur, était resté en arrière, un gendarme l'arrêta, lut son congé, et parut tenté de le conduire à la municipalité ; il montra de loin ses camarades ; Et où les rattraperai-je, dit-il ? On le laissa aller.

Mais comme nous sortions de cette ville dangereuse, nous fîmes une rencontre importante ; B*** vint nous joindre avec des démonstrations d'amitié, peut-être déplacées dans le lieu où il nous les prodiguait. Étonné de ne nous pas voir arriver à Rennes, il en était sorti à notre rencontre ; il avait trouvé à Lamballe ma sœur (c'était sous ce nom que je produisais ma femme

en public; on s'aura pourquoi). Elle lui avait appris que nous étions sur cette route; nous avions tort de nous y hasarder : Rennes valait beaucoup mieux. Il avait au reste mille choses à nous dire; il nous priait d'aller l'attendre dans des chaumières qu'il nous montrait dans l'éloignement; il allait nous y apporter quelques provisions, dont nous avions en effet grand besoin : nous marchions depuis cinq heures, il en était dix, et nous n'avions rien pris. B*** avait été de l'assemblée constituante, où il s'était bien conduit; il était en décembre 1792, président de ce club des Marseillais, qui eût sauvé les Parisiens, si les Parisiens eussent voulu l'entendre; enfin, il était venu à Caen, officier dans un des bataillons de la force départementale : tout semblait donc se réunir pour lui concilier notre confiance. Malheureusement il nous fit perdre une

heure dans ces chaumières; il vint enfin : le peu de denrées qu'il nous apportait disparut aussitôt. Il commença par nous prévenir *que quelques-uns de nous avaient été reconnus à Moncontour; lui-même avait entendu dire : Voilà Buzot, voilà Péthion.* Ensuite il revint à son projet de Rennes, qui fut repoussé; alors il nous dit que nous devions être fatigués; c'était l'instant de la chaleur du jour; nous avions déjà fait quatre ou cinq lieues; que nous en fissions encore autant le soir, ce serait assez; il allait nous conduire à une demi-lieue de là, dans un épais taillis, où nous resterions jusqu'à quatre heures, qu'un de ses neveux nous apporterait des rafraîchissemens; ce jeune homme nous conduirait ensuite à trois lieues plus loin, chez un parent, où nous le trouverions, et qui nous aurait préparé quelques restaurans et de bons lits; nous aurions l'avantage de

passer la nuit dans une maison sûre : cette considération, en effet puissante, détermina la presque unanimité; je dis *presque*, car moi, j'aurais mieux aimé continuer tout bonnement notre route, avec nos guides.

Le voilà parti. Nous voilà tous, ventre à terre, dans ce taillis, autour duquel de malheureux enfans nous inquiétèrent long-temps de leurs jeux. Ils firent retraite enfin, mais c'était la pluie qui les y forçait. Le mince feuillage de ces petits arbres plia bientôt sous le faix, dont il se déchargeait sur nous. Le mal-aise que nous éprouvions est difficile à décrire. Le neveu ne donna le signal convenu qu'à cinq heures. Encore avait-il affaire pour un quart d'heure dans le village voisin; il y resta près d'une heure et demie. La nuit s'approchait quand nous nous remîmes en route.

Bientôt elle fut noire; nous marchions depuis long-temps, et nous n'arrivions pas.

Il était dix heures. Nos guides, se fiant sur le guide nouveau, n'avaient pas examiné quelle route on nous avait fait prendre. Enfin ils reconnurent qu'on allait nous faire traverser un bourg assez fort, dont je suis bien fâché de ne pas me rappeler le nom. Nous déclarâmes que nous n'y passerions pas. Nos guides avertirent qu'il y avait un autre chemin, nous le prîmes : nous tournions le bourg, à quelque distance, lorsque nous y entendîmes le bruit des tambours. *C'est la retraite*, dit le neveu. On n'a jamais battu la retraite à cette heure dans cette saison, répliquai-je. J'écoutai, je fis écouter : *c'était la générale.* Nous la reconnûmes tous, excepté le jeune homme, qui prétendit que c'était la manière de battre la retraite dans son pays. Comme nous avions tourné le bourg, dont nous étions déjà assez éloignés, nous vîmes arriver B***.

Il nous conduisit chez le parent qui devait nous attendre. Il fut charmé, mais surpris de nous voir. B*** avait oublié de lui dire que nous dussions venir ; et ce n'était point une défaite qu'il eût imaginée pour se dispenser de quelque dépense, car il nous donna le lendemain un déjeûner splendide. Pour le soir nous eûmes l'ommelette et le morceau de pâté. Quant aux bons lits annoncés pour tous, ils n'étaient que deux. Il fallut les défaire, et jeter dans une espèce de salon, cinq matelas, sur lesquels nous dûmes nous arranger le moins mal possible.

B***, qui nous avait enfermés dans sa chambre, ne vint nous désemprisonner qu'à huit heures du matin. Il nous reprocha d'avoir trop fait de bruit. *Un administrateur d'un district voisin* avait couché dans la chambre au-dessus de la nôtre. C'était un mauvais sujet, et s'il nous avait entendus,

nous devions craindre d'être poursuivis. Nous déjeûnions; il revint encore sur le projet de Rennes, mais toujours inutilement. Alors il nous pressa de rester dans le pays où nous étions. L'esprit en était excellent, disait-il. Lui se chargeait de nous trouver plus d'asiles que nous n'étions de monde. Buzot, quoique dans la force de l'âge et vigoureux, était peu fait à la marche. Cette fatigue de la route l'étonnait. Il appuyait les propositions de B***, quelques autres étaient aussi de son avis. Mais Péthion me regardait en secouant la tête d'un air mécontent. Je combattis les offres avec beaucoup de chaleur. Deux de nos amis restèrent, quoique j'eusse pu leur dire.... Je ne sais ce qu'est devenu l'un d'eux : Lesage (d'Eure-et-Loire) (1). Quant

(1) J'apprends qu'il est vivant, et l'on m'assure même que Giroust, dont un montagnard avait annoncé la mort à la convention, est sauvé.

à Giroust, il a été pris quelques mois après, et il n'est plus. Quand B*** vit toutes ses offres rejetées, il nous donna un dernier conseil. Vous allez, nous dit-il, traverser un pays où tout rassemblement excite les soupçons. Une vingtaine de soldats, marchant ensemble, seraient partout suspects; divisez-vous par trois ou quatre, et rendez-vous, par des chemins divers, à un lieu convenu. Nous ne crûmes pas qu'il eût raison. Notre union faisait alors notre sûreté. Tous ensemble nous partîmes, et l'on verra que nous fîmes bien.

Dans tout le cours de la journée rien de remarquable, si ce n'est qu'à l'entrée de la nuit nous nous trouvâmes dans un misérable village, à une lieue au-dessus de Roternheim, petite ville, chef-lieu de district qui se trouvait sur notre route, et qu'il fallait tourner. On conçoit que nous n'étions pas plus tentés d'aller coucher à

Roternheim que de le traverser. Toute la question était de savoir si nous profiterions de la nuit pour dépasser le point dangereux ; ce qui avait le grand inconvénient de nous obliger à coucher dans quelques chaumières à une lieue au-delà, et par conséquent de nous rendre suspects ; car le moyen d'imaginer que des voyageurs, lorsqu'il est déjà tard, prennent la peine de dépasser une ville où ils auraient trouvé de bons logemens, pour aller chercher de mauvais gîtes dans quelques bouchons. S'arrêter en-deçà de la ville, était plus naturel ; la fatigue de quelques-uns d'entre nous offrait un prétexte assez plausible. Nous nous arrêtâmes donc une lieue en-deçà : au reste, deux lieues plus loin, c'eût été tout de même. Le péril que nous ignorions n'en devenait que plus inévitable : où que nous fussions endormis, il nous viendrait réveiller.

A une heure du matin il arriva. *Au nom de la loi*, criait-on, *ouvrez!* Nous étions, Dieu merci, tous dix-sept dans une vaste grange, où la paille ne nous manquait pas. Notre unique chandelle était éteinte. L'un de nous entr'ouvrit doucement la porte et la referma sur-le-champ. La maison est entourée, nous dit-il. Une voix menaçante et plus forte répéta du dehors, *Au nom de la loi, ouvrez!* Aussitôt au profond silence qu'un premier mouvement de surprise avait causé parmi nous. succéda un seul cri, un cri unanime et vraiment terrible : *Aux armes!* Chacun les cherchait, chacun s'habillait à tâtons. Cela ne pouvait être fort prompt. *Le nom de la loi* se faisait de temps en temps entendre; mais d'un ton moins assuré. Nous ne sortirons que quand nous serons prêts, lui répondait-on. Je me souviens que mon fusil se fit long-temps chercher; je l'ap-

pelais à grands cris, et j'avoue que m'accommodant, comme tous les autres d'ailleurs, au rôle que la situation commandait, je ne criais ni plus ni moins qu'un cordelier. Enfin nous ouvrîmes. Un personnage à ruban tricolore barrait la porte. Un peu derrière lui était un groupe assez fort de gardes nationales. Des flambeaux éclairaient la scène. Que faisiez-vous là, demanda brusquement l'administrateur de district? Barbaroux répondit: Nous dormions. Pourquoi dans une grange? poursuivit l'autre. Nous aurions préféré votre lit, répliquai-je.—Qui êtes-vous, monsieur le rieur? Riouffe lui dit en riant: Comme tous ses camarades, un volontaire bien las, qui ne s'attendait pas à être éveillé si matin; mais d'ailleurs, pas tant *monsieur* que vous le croyez bien.—Vous! des soldats! c'est ce que nous allons voir. L'un de nos guides, que nous avions fait notre

commandant, parce qu'il avait servi et bien servi, cria d'une voix plus que gaillarde : Certes, vous le verrez. Montrez-moi vos papiers, reprit l'administrateur. Péthion dit : Sur la place, citoyen, si vous voulez bien. Oui, oui crièrent plusieurs ; ce n'est pas dans cette grange qu'il faut s'expliquer. Notre commandant nous comprit. Un peu de place, je vous prie, dit-il au questionneur qu'il fit doucement reculer; puis en sortant, il cria : A moi, Finistère! le Finistère accourut tout entier, se rangea sur une ligne, et en un clin-d'œil, au premier mot du commandant, chaque fusil s'alla coller sur chaque épaule ; le magistrat paraissait très-étonné ; la suite nous fit voir qu'il avait cru trouver dans notre compagnie dix à douze élégans en petite robe de chambre et le bâton blanc à la main, et seulement cinq ou six hommes armés. Dans cette hypothèse, il avait bien

pris ses mesures pour qu'en cas de résistance l'avantage lui restât. Non content de ces cinquante fantassins, il amenait de la cavalerie. Une brigade de gendarmerie caracolait à quelque pas de nous. Malgré la grande infériorité de nombre, des hommes qui savaient bien qu'ils ne pouvaient échapper à l'échafaud que par la victoire, pouvaient se flatter d'écraser, si on les y réduisait, cette bande d'agresseurs; mais il ne suffisait pas que nous y fussions fermement résolus, il était bon aussi que les assaillans le sussent: aussi n'épargnions-nous aucun propos pour le leur apprendre. Ils sont armés jusqu'aux dents, murmuraient quelques-uns de la garde. En effet, nous avions tous, outre nos fusils, de forts pistolets. J'avais, pour ma part, un don que Lodoïska m'avait fait contre les groupes du duc d'Orléans, et dont *la montre* au moins m'avait été plus d'une fois utile:

c'était une espingole qui pouvait vomir vingt balles à la fois. Pourquoi donc avez-vous tant d'armes? demanda enfin l'un des plus hardis. Je crois que ce fut Buzot qui répondit : C'est que nous n'ignorons pas qu'il y a dans ce district quelques brigands qui se plaisent à vexer la force départementale; et nous voulons que quiconque ne l'aime pas, apprenne du moins à la respecter. Ces gens là ne dorment pas apparemment! disais-je, en les toisant avec insolence. Ah! mais on les enverra bien coucher, me répondait Barbaroux, à qui sa taille haute et sa forte corpulence donnaient un air plus imposant. Il y avait dans notre petite troupe sept beaux grenadiers comme lui; et parmi les six autres, le plus petit portait, comme moi, cinq pieds quatre pouces.

Voilà bien des détails : vainement voudrais-je les excuser auprès de ceux qui les

trouveraient trop longs; mais j'aime à penser que, dans quelques années, un moment viendra où plus d'un lecteur y trouvera quelque doux plaisir. Eh! qui sait quel degré d'intérêt y peuvent ajouter encore les événemens que l'obscur avenir prépare.

Observez que tout le colloque, dont je n'ai rapporté que la moindre partie, avait lieu pendant que l'administrateur, longeant le front de notre ligne, examinait nos congés que nous produisions successivement. Il finit par faire avec humeur cette remarque qu'ils étaient tous d'une même écriture; à quoi il lui fut répondu que cela venait de ce que notre officier se servait toujours de la même main pour les signer; et que si chacun de nous eût fabriqué le sien, ils seraient tous d'une écriture différente.

Hé bien, messieurs, qu'allez-vous faire actuellement? nous demanda-t-il d'un air

contraint ; moi je vous conseille de vous recoucher. Le piége était grossier. Nous répondîmes que, puisque nous avions été réveillés sitôt, nous profiterions de la mésaventure pour avancer notre route.

Il tira à l'écart quelques officiers, avec lesquels il délibéra un moment, puis revenant à nous : A la bonne heure, dit-il, aussi bien faudrait-il toujours que vous allassiez au district où l'on vous attend. A l'instant nous l'entendîmes ordonner ainsi la marche : deux gendarmes en tête, dix fusiliers pour l'avant-garde ; messieurs du Finistère ensuite, puis quarante fusiliers et deux gendarmes à la queue.

Au bruit de ces dispositions menaçantes, notre commandant cria : Finistère, chargez vos armes. — Elles le sont. — La baïonnette au bout ! A l'instant les baïonnettes furent mises.

Il se fit parmi nos adversaires une ru-

meur favorable : ce n'était pas celle d'un courage enflammé. L'administrateur accourut tout effrayé, et d'une voix tremblante nous demanda si nous voudrions opposer quelque résistance ? — A l'oppression ! dit *Cussy* (du Calvados), n'en doutez pas ! Sommes-nous des hommes libres, oui ou non ? — Si nous voulions vous traiter en prisonniers nous vous ôterions vos armes. — Il faudrait auparavant nous ôter la vie, dit Péthion : et nos six braves de l'escorte, qui tous avaient fait la guerre dans la Vendée, criaient : Vous ! nous désarmer ! ah ! vous êtes beaucoup, mais vous n'êtes pas encore assez ! — Mais, citoyens, refusez-vous de venir avec nous jusqu'à Roternheim. — Nous ne le refusons pas, car c'est notre chemin. Seulement nous nous mettrons sur nos gardes. — Nous prenez-vous pour des malveillans ? — Vous faites des dispositions hostiles ! Eh ! que savons-

nous qui vous êtes? après tout, pouvons-nous vous connaître? — Vous nous connaîtrez à Roternheim. — Eh bien, soit; marchons.

En marchant nous chantions à plein gosier le bel hymne des Marseillais, très-applicable à la circonstance. Mais si nos langues se démenaient en route, notre imagination nous portait ailleurs. Elle nous demandait ce qu'on nous gardait et quelle conduite nous allions tenir à Roternheim. La même idée nous tomba dans la tête à presque tous en même temps. Si l'on voulait nous arrêter, nous demanderions à parler au peuple assemblé. L'accordait-on, notre triomphe était vraisemblable. Étions-nous refusés, nous en appellions à nos armes, et nous combattions jusqu'au dernier soupir.

Cependant quelques curieux, autorisés sans doute à quitter leurs rangs, venaient

interrompre nos chants et nos réflexions, pour nous faire des questions souvent captieuses. Avez-vous vu Charlotte Corday, à Caen? me demanda l'un d'eux. Notre bataillon n'y était pas encore, lui répondis-je, lorsque le meurtre se fit. — C'était bien un assassinat, répliqua-t-il. — Oui, sans comparaison de Marat à César, comme celui que commit Brutus. Le questionneur mécontent continuait néanmoins, et comme je craignais que quelque collègue, interrogé de son côté, ne fît quelque réponse contradictoire, je repoussai mon homme par un : *Dansons la carmagnole*, si fort et si constamment crié, qu'il ne me fut plus possible d'entendre qui que ce fût.

Dans le nombre néanmoins, il y avait aussi des bienveillans; et quelques-uns nous avaient reconnus. Un vint me frapper sur l'épaule : Bravo! bravo! nous sommes frères : on nous avait dit que vous étiez des prêtres

réfractaires. — Il est vraisemblable que ceux qui l'ont dit, n'en croyent rien. — Je le parierais, me répondit-il. Un autre vint prendre la main de Péthion, et en la lui serrant lui dit : Tenez bon, vous trouverez des amis !

Enfin nous entrâmes dans la ville redoutée; et quoique plusieurs maisons y fussent éclairées, tout y dormait dans une paix profonde. Nul renfort pour nos ennemis; il paraît que tout ce que la ville avait de gardes nationales avait été détaché contre nous; elles furent rangées en demi-cercle, sur la place, la brigade de gendarmerie un peu sur la droite; on nous dit de monter au premier étage d'une maison qu'on nous montra : nous nous y rendîmes en bon ordre; tous les administrateurs étaient rassemblés; ils revirent nos congés, mais d'un air beaucoup moins malhonnête; ensuite ils se retirèrent dans

un coin : le président revint et nous dit : Nous allons vous donner séjour. Nous répétâmes notre intention formelle de presser notre marche, et d'arriver chez nous le jour même ; il nous objecta qu'il y avait treize grandes lieues ; nous répliquâmes qu'il n'était pas trois heures du matin ; nous persistâmes : nouvelle délibération ; elle fut plus longue ; un officier fut appelé ; il alla, vint et revint plusieurs fois ; enfin on nous dit : Citoyens, vous accepterez du moins un verre de cidre. Nous craignîmes qu'il y eût trop d'affectation à refuser. On nous fit descendre au rez-de-chaussée dans une grande salle. Un quart d'heure s'était écoulé, point de cidre. Que faisons-nous là ? disais-je, partons ; et puis de chanter à tue-tête, toujours nos fusils en main. Des curieux étaient-là : je m'interrompis pour dire à l'un deux, d'un air distrait : Quoi, vraiment, on vous avait dit

que nous étions des prêtres. — Oh bien! oui, s'écria-t-il, pis que ça; il ajouta tout bas, d'un air mystérieux : de fameux traîtres à la patrie, mon camarade. Je partis d'un éclat de rire, et puis je recommençai mon *Dansons la carmagnole!*

Quoi! nous perdrons une heure pour un verre de cidre; criai-je enfin; partons! Nous avions fait un mouvement, le cidre arriva. Pendant que nous buvions, un administrateur (je laisse à pénétrer son motif, c'était de nous observer peut-être), vint nous dire : Citoyens, vous allez voir que nous étions fondés à vous suspecter; voici la dénonciation que nous avions reçue : il plia le haut et le bas de la lettre, sans doute afin que nous ne vissions ni la date, ni la signature; il lut le milieu : *Péthion, Barbaroux, Buzot, Louvet, Salles, Meillant et plusieurs de leurs collègues, doivent vasser, et probablement*

*s'arrêter dans les environs de votre ville ; ils ont cinq hommes d'escorte.* Le magistrat cessa de lire; et nous, pour la plupart, nous ne cessâmes de chanter ou de crier, n'ayant pas même l'air de prêter l'oreille, quoique pas un de nous n'en eût perdu le moindre mot. Pour le moment, nous conclûmes de cette lecture que l'ordre de nous arrêter était donné ; et, comme après que nous eûmes vidé nos verres et pris congé, l'on ne nous signifiait pas qu'il fallait rester, nous nous avançâmes en masse et les baïonnettes basses, vers la porte, où nous pensions qu'on allait nous attaquer, quand nous voudrions déboucher. Quelle fut notre surprise de ne plus apercevoir une âme sur la place! Nous avons su depuis que, dès notre entrée dans la maison, tous les bien intentionnés ou les indifférens s'étaient retirés; les maratistes, réduits à la trentaine, calculant que nous étions dix-

sept bien déterminés, que par conséquent ils ne devaient pas espérer de nous assassiner, mais qu'il faudrait combattre et vigoureusement, les maratistes avaient à leur tour quitté la partie : de-là les longues délibérations de messieurs du district, les allées et venues de l'officier, l'insidieuse proposition du séjour, par lequel on nous eût, après avoir rassemblé des forces, divisés et désarmés, enfin, l'offre du cidre pour gagner du temps. Quoi qu'il en soit, nous l'avions échappé belle; nous partîmes le cœur plein de joie, et remerciant un Dieu protecteur; mais nous n'en étions pas quittes.

La matinée fut bien pénible, dès huit heures il fit chaud; la bonne moitié de notre troupe était harassée; il nous fallait, à cause de ces traîneurs, aller tout doucement, et cependant nous nous trouvions dans un pays de landes où, dans l'espace

de huit à neuf grandes lieues, nous ne trouvions que des ruisseaux pour nous désaltérer. Cussy, tourmenté d'un accès de goutte, gémissait à chaque pas qu'il fallait faire; Buzot, débarrassé de toutes ses armes, était encore trop pesant; non moins lourd, mais toujours plus courageux, Barbaroux, à vingt-huit ans, gros et gras comme un homme de quarante, et pour comble de mal, ayant attrapé une entorse, se traînait avec effort, appuyé tantôt sur mon bras, tantôt sur celui de Péthion ou de Salles, également infatigables; enfin, Riouffe ayant été forcé de quitter des bottes trop étroites qui l'avaient blessé, se voyait obligé de sautiller sur la pointe de ses pieds nuds, dont les talons étaient écorchés. Ainsi toujours en mouvement depuis une heure du matin, nous avions pourtant fait cinq lieues tout au plus, quand notre bonne fortune nous fit trouver avant midi,

dans un hameau, une espèce d'auberge, une espèce de dîner et une heure de repos. En vain les blessés avaient déjà motionné de s'arrêter là jusqu'au soir : sur l'avis que nous donna l'hôte, force fut de se retraîner. Cet homme nous examinait curieusement, et comme, tout en dévorant son omelette au lard, nous chantions à tue-tête nos chansons patriotiques, il paraissait étonné : son air me frappa ; je l'invitai à accepter un verre de notre cidre ; il se fit presser, puis un coup ayant déterminé l'autre, il finit par nous dire : Parbleu, citoyens, je suis enchanté, vous me paraissez tous de bons patriotes. — Assurément. — Comme on a des ennemis cependant ! Je crois bien, d'après la peinture qu'on m'a faite, que c'est après vous que l'on court ; vous devez passer par Carhaix ; deux brigades de gendarmerie vous y attendent.

Nous repartîmes; il convenait de faire diligence, mais les traîneurs traînaient plus que jamais, et surtout Riouffe, dont les pieds étaient en sang, et qui était, de dix pas en dix pas, forcé au repos. C'est ainsi que nous mîmes près de dix heures d'horloge pour faire cinq lieues. Il était nuit, quand nous nous trouvâmes à quelque distance de Carhaix. Après quelques tentatives, nos guides déclarèrent qu'il leur était impossible d'avancer actuellement, parce qu'il faisait trop sombre pour qu'ils pussent reconnaître le seul petit sentier par lequel il fût possible de tourner le bourg; et que, pour peu qu'ils s'égarassent, ils nous jeteraient infailliblement dans des marais, où nous resterions embourbés jusqu'au jour; ils ajoutaient quelque chose de très-fâcheux, c'est que même pendant le jour, nous ne tournerions Carhaix qu'à une distance assez petite, pour qu'il fût

très-facile de nous découvrir : ils ne connaissaient pas d'autre chemin. Au reste, en suivant tout simplement la grande route, nous n'avions qu'une ruelle du bourg à traverser. Eh bien ! mes amis, leur dis-je, vous entendez sonner dix heures ; tout dort dans le bourg, et peut-être la gendarmerie même, qui sait très-bien qu'un bon sommeil vaut mieux que des coups de fusils : serrons-nous, bandons nos armes, marchons pressés, marchons sans bruit, enfilons doucement la ruelle, et passons. Cette opinion fit jeter des cris à quelques-uns : plusieurs des malades, étendus par terre, aimaient mieux dormir que de prendre part à la discussion. Puisqu'il faut mourir, disait Cussy, j'aime mieux mourir là que quatre lieues plus loin. Mais Barbaroux, toujours plus fort que le mal qui le fatigait, appuyait mon opinion. En supposant que les gendarmes en sentinelle nous attendent

encore, disait-il, nous aurons passé la ruelle avant qu'ils soient à cheval : oseront-ils nous poursuivre au milieu de la nuit? Il n'y a pas de buisson derrière lequel, retranchés, nous ne puissions les cribler de balles, avant qu'ils aient reconnu d'où les coups partent. Ce soir ils ne sont que dix; à la pointe du jour ils peuvent être vingt; s'ils font sonner, à l'heure qu'il est, le tocsin sur nous, ils n'auront presque personne, et nous aurons fait du chemin avant que la troupe soit rassemblée; dans le jour, au contraire, le nombre est contre nous. En tout cas, nous sommes forcés au bivouac pour cette nuit; employons la mieux; faisons la tourner à notre salut; allons mes amis! dit-il aux malades, je vous plains, je dois être sensible à vos maux, car je les éprouve; mais du courage! encore quelques efforts; marchons cette nuit sur nos genoux, s'il le faut; à la pointe du jour

nous pourrons être à Quimper; que si ces gendarmes courent sur nous maintenant, ils ne nous verront pas, nous les entendrons, et leurs chevaux nous serviront pour finir notre route.

Ceci fortifia tout le monde; personne ne sent plus ses blessures; on se relève, on s'embrasse, on rit, on avance.

Nous avions à petit bruit, et dans un profond silence, passé les trois quarts de la ruelle, charmés du calme qui paraissait régner autour de nous, lorsqu'une petite fille, cachée dans un enfoncement sombre, en sortit tout à coup, poussa la porte d'une maison où nous vîmes de la lumière, et prononça distinctement ces mots: *Les voilà qui passent.* Ainsi découverts, nous doublâmes le pas; nous nous jetâmes sur la gauche, dans un chemin creux et si obscur, qu'il était impossible d'y rien distinguer. Quelqu'un dit alors: *J'entends des*

*chevaux*. Il faut le dire : en ce moment le plus déterminé d'entre nous n'était pas fort tranquille. Le mal le plus pressant donna de l'agilité aux plus fatigués. La fin de ce chemin court fut plus légèrement atteinte; et nous fîmes, en moins d'une heure, une lieue dans un autre chemin, si uni, si agréable, qu'il avait l'air de l'allée d'un parc, plutôt que d'une grande route. Là, nous vîmes des haies, derrière lesquelles nous pouvions attendre en sûreté toute la gendarmerie du département. Était-il bien vrai qu'elle fût à notre poursuite? nous fîmes halte, nous prêtâmes l'oreille, nous n'entendîmes rien; mais en nous groupant, nous trouvâmes qu'il nous manquait deux hommes; c'étaient nos deux principaux guides; nous les avions vus à l'entrée du bourg marchant à notre tête; peut-être s'étaient-ils écartés depuis pour quelques besoins. Nous nous jetâmes

sur l'herbe, nous les attendîmes une heure. Salles, je crois, s'avisa de penser alors, et de nous dire que peut-être, étant un peu en avant, ils avaient pris, dans le chemin creux, une route, sans que l'obscurité nous permît de les voir, et qu'apremment nous nous étions égarés. Sur cela mille conjectures se forment; les guides qui nous restent ne connaissent pas cette partie de la route; il faut tâcher de regagner le chemin qu'ont pris les deux autres; pour cela, il ne faut point précisément revenir sur ses pas; il doit suffire de se porter dans les terres, et de tirer un peu sur la droite. Le parti en est pris; on se traîne dans un terrain peu commode; puis voilà un fossé à sauter, une haie à franchir, plusieurs prairies à traverser; on est engagé dans un marais, il faut se hâter d'en sortir; on tombe dans un bourbier plus profond; nous en eûmes une fois

jusqu'au-dessus des genoux; je vis l'instant où, ayant fait un faux pas, j'allais y nager. Pour nous dépêtrer, nous voilà sautant de nouveaux fossés, passant à travers des buissons qui nous déchirent. Enfin, après deux heures de peines inouies, épuisés, rompus, meurtris, nous sommes dehors. Jugez de notre chagrin : nous avions, sans nous en apercevoir tourné sur nous-mêmes; nous venions précisément retomber sur la route que nous voulions quitter; avec cette différence désespérante, que, nous étant beaucoup rapprochés du bourg, il n'y avait plus entre le fatal chemin creux et nous, que deux portées de fusil.

Que faire? Devions-nous retourner dans ce chemin creux? Fallait-il rentrer jusque dans Carhaix, et le traverser dans un autre sens? Mais, si par hasard, cette route que nous nous obstinions à vouloir quitter, était la bonne? Avant tout il était

prudent de chercher à vérifier le fait. Bergoing, et je ne sais quel autre brave, offrirent de s'engager à la découverte. Ils revinrent au bout d'un quart d'heure. On ne voyait dans le chemin creux, aucune autre route que celle que nous avions suivie. Ils étaient rentrés dans le bourg, en avaient reconnu toutes les issues, et n'avaient trouvé à l'une de ses extrémités, sur la droite, qu'un sentier trop petit pour qu'il fût raisonnable d'imaginer que ce pût être le chemin de Quimper. Il était donc vraisemblable que celui-ci était le seul bon. Nous le reprîmes, mais à contre-cœur et tristement; nous étions plus ou moins excédés; et puis rien n'était, au fond, plus incertain que le lieu où cette route nous jeterait.

Après une demi-heure, je ne peux pas dire de marche, mais d'efforts pour marcher, il fallut reprendre haleine. Jamais

plume ne nous parut aussi douce que l'herbe haute qui nous reçut ; et jamais heure de sommeil, mieux employée, ne porta plus de profit. Les plus épuisés y avaient repris quelques forces. On marcha assez allégrement pendant une autre heure, mais comme le jour pointait, nous fîmes deux fâcheuses découvertes. La première, que l'un de nos guides, étant resté endormi à la dernière halte, nous l'y avions laissé sans nous en apercevoir. Le moins las d'entre nous n'était pas en état de revenir sur ses pas pour l'aller chercher ; et le plus clairvoyant n'aurait pas reconnu la place où nous nous étions arrêtés. Ainsi donc, de nos six guides, il nous en restait un seul ; car j'ai oublié de dire qu'à notre sortie de Roternheim, nous avions jugé convenable d'envoyer en avant deux de ces braves gens prévenir Kervelegan que nous comptions arriver le lendemain dans

les environs de Quimper, et qu'il eût à dépêcher quelqu'un à notre rencontre. On n'a pu oublier que deux autres avaient disparu. Nous avons su depuis, qu'exténués de fatigue, ils avaient été, sans nous vouloir prévenir, jugeant bien que nous les retiendrons, prendre à une autre issue de Carhaix, le petit sentier qu'avait reconnu Bergoing; que, demi-lieue plus loin ils s'étaient jetés sur l'herbe, où ils avaient dormi toute la nuit, et que de là, ils avaient gagné Quimper par des détours à eux connus. Enfin, on doit se rappeler que deux de nos collègues nous avaient laissés pour s'attacher à B***; ainsi notre petite troupe se trouvait réduite à douze.

L'autre découverte qui nous affligea, c'est que nos traîneurs n'avaient retrouvé, dans leur sommeil, qu'une vigueur bien éphémère. Tantôt celui-ci, tantôt celui-là s'abattait, et ne voulait plus se lever. La

perte du temps pouvait devenir irréparable.

Peu à peu cependant le soleil s'élevait, et nous avancions sur cette route inconnue; mais une ennemie, non moins incommode que la fatigue, la faim, nous poursuivait. Nous découvrîmes bientôt une maison et quelques chaumières; mais, du plus loin qu'on nous aperçut, portes et fenêtres se fermèrent de tous les côtés. Les malheureux n'eurent pas même le courage de répondre aux questions que nous leur adressions par la chattière; ils nous prenaient pour de véritables jacobins.

Enfin, nous rencontrâmes un voyageur de qui nous apprîmes que la route que nous tenions était bien celle de Quimper, puisque nous n'étions plus qu'à deux lieues de cette ville. Ce nous fut un grand sujet de joie; malheureusement l'inquiétude succéda bientôt. Il ne fallait point

songer à entrer de jour dans Quimper; nous ne pouvions même, sans imprudence, nous avancer davantage; il ne convenait pas plus d'attendre sur la route, où tous les passans nous remarqueraient. Si nous la quittions cependant, comment Kervelegan ou ses envoyés nous trouveraient-ils? Les deux guides que nous avions dépêchés de Roternheim avaient dû lui désigner pour rendez-vous un endroit écarté du bois que nous traversions; mais cet endroit, connu seulement des deux autres guides qui nous avaient échappés cette nuit, comment pouvions-nous le trouver? Il est clair qu'il n'y avait d'autre ressource que d'envoyer notre dernier guide à Quimper, et d'attendre qu'il revint, avec quelques amis, nous prendre dans tel coin du bois où il allait nous laisser. Ce parti, tout sage qu'il paraissait, était encore extrême. Il était impossible qu'on fût à nous avant midi,

impossible que, dans ce long espace de temps, quelques paysans ne découvrissent une douzaine d'hommes armés, tapis dans un bois, exposés à une pluie abondante, et qui vainement se donneraient pour des habitans de Quimper, puisqu'il ne se trouverait plus, parmi eux, personne qui pût répondre au bas-breton dans lequel on les questionnerait. Il fallait néanmoins en courir le risque; notre guide nous cacha derrière des buissons, sous quelques grands arbres, et partit.

Il n'était guères moins de huit heures, il y en avait trente et une que, depuis la demi-couchée et le sursaut de Rothernheim, nous nous traînions de piége en piége, de faux pas en faux pas. Nous tombions de fatigue, de sommeil et de faim. Mais quoi manger? de l'herbe? Et puis, comment se reposer? Où dormir? Nous étions couchés dans l'eau; car l'orage était

si fort que, malgré ces grands arbres, il tombait sur nous des torrens; et nous devions passer quatre heures au moins dans cette situation ! Il paraissait impossible que le plus robuste y résistât.

Je l'avoue, l'heure du découragement était venue. Riouffe et Girey-Dupré, dont l'inépuisable gaieté s'était soutenue jusqu'alors, ne nous donnaient plus que des sourires. Le bouillant Cussy accusait la nature; Salles se dépitait contre elle; Bussot paraissait accablé; Barbaroux même sentait sa grande âme affaiblie; moi, je voyais dans mon espingole notre dernière ressource, mais j'y voyais aussi le tourment de me séparer de Lodoïska ! O dieux !....... Péthion seul, et c'est ainsi que je l'ai vu dans toute cette route, Péthion, inaltérable, bravait tous les besoins, gardait un front calme au milieu de ses nouveaux périls, et souriait aux intem-

péries d'un ciel ennemi. Ennemi ! Quai-je écrit ? Quelle ingratitude ! Il n'y avait plus, dans nos détresses, qu'un secours de la Providence qui pût nous sauver ; et ce secours ne se fit pas attendre un demi-quart d'heure !

Oui, quelques minutes étaient à peine écoulées, depuis que notre guide était parti, lorsqu'il fit rencontre d'un cavalier. Celui-ci l'examina curieusement à son passage, tourna la tête pour l'examiner encore, puis revint sur lui pour lui demander s'il se trompait, s'il n'était pas un fédéré du Finistère ? Notre guide hésite, et pourtant dit : Oui. Alors nouvelles questions hasardées avec mystère ; nouvelles réponses risquées avec précaution. On s'avance, on recule, on s'observe, on se tâte réciproquement. Enfin la confiance s'est établie ; on s'explique. L'inconnu était un de nos amis, un ami de Kervelegan. Per-

sonne encore n'avait vu nos deux envoyé de Roternheim. Je ne sais quel instinct l'avait poussé à monter à cheval à la pointe du jour, et à s'avancer sur cette route pour savoir s'il n'y rencontrerait personne qui eût entendu parler de nous. Un moment plus tard, notre guide ne le rencontrait pas, car, surpris par l'orage, il cherchait un abri.

Dès que cet ange libérateur nous fut annoncé, je ne me souviens plus que j'avais besoin d'un lit, d'un repas, d'un asile contre la pluie qui m'inondait. Je ne songeai qu'à m'informer de Lodoïska. Elle était parvenue à Quimper; mais ce n'avait pas été sans péril. Après la rencontre de.... elle avait poursuivi sa route. Arrivée à Saint-Brieux, elle avait trouvé qu'*une dénonciation* venait de l'y dévancer. Arrêtée par un gendarme, elle ne s'était tirée des mains de la municipalité que par l'adresse

...jeté de ses réponses. O ma Lo-
...n courage et ton esprit m'avaient
...aché aux plus grands des dangers
...sse courus ! Eh ! si tu étais tombée
...ains de nos persécuteurs, à quoi
...ervi de m'être dérobé aux embûches
...vaient semées sur mes pas ?

...tre nouveau conducteur nous mena
...rd chez un paysan, où, sur notre
..., nous n'aurions jamais obtenu le petit
...e d'eau-de-vie et le peu de pain noir qui
...s furent donnés. Une liqueur des îles
de la brioche ne nous avaient jamais
ru si bonnes. On nous introduisit ensuite,
petit bruit, chez un curé constitutionnel,
qui on nous donna pour des soldats qui
enaient de faire chasse à des réfractaires.
Le bon homme nous chauffa, nous sécha,
nous traita, nous coucha, nous cacha jus-
qu'à la fin du jour. La nuit venue, nous
nous rendîmes dans un petit bois où d'au-

tres amis nous attendaient. Ils amenaient des chevaux pour les blessés. Après deux heures de marche, il fallut se séparer. Il nous en coûta, sans doute. Les communs dangers de ce voyage avaient resserré entre nous les doux liens d'une amitié sainte. J'embrassai Salles; j'embrassai Cussy et Girey-Dupré. Hélas! il était écrit que je ne devais jamais revoir ces deux là. Tous cinq, ils allaient chez Kervelegan. On parlait de me mettre avec eux; mais Quimper enfermait un dépôt trop précieux, pour que j'allasse ailleurs. Buzot fut conduit chez un brave homme, à deux portées de fusil de cette ville. Péthion se rendit dans une campagne voisine, où Guadet l'attendait déjà. Riouffe, Barbaroux et moi nous allâmes chez un excellent citoyen, dont je noublierai pas les bons procédés.

Le lendemain j'y reçus la visite de ma

chère Lodoïska. Ma femme avait fait la faute d'aller loger à l'auberge, au lieu de descendre chez une ancienne amie qu'elle avait dans la ville, et où elle eût été moins en évidence. Nous n'en poursuivîmes qu'avec plus d'ardeur notre premier projet, qui avait été qu'elle louerait pour un mois ou deux, une maison de campagne voisine, où j'irais me réfugier, et où nous attendrions ensemble le moment de nous embarquer.

Ce moment ne paraisait pas prêt à venir.. Sur la petite rivière qui passe à Quimper, et va se jeter dans la mer, était une petite barque pontée, mais qui avait déjà tant voyagé, qu'elle avait été mise hors de service. Duchâtel, qui vint nous voir avec Bois-Guyon, nous dit qu'il avait fait examiner cette barque, et qu'au moyen d'une douzaine de cents livres de frais de réparations on la ferait presque neuve. La diffi-

culté était de se procurer des ouvriers ; le travail allait très-lentement. Dès qu'il serait fini, nous nous embarquerions tous, et trois jours de beau temps suffisaient pour nous porter à Bordeaux. Je lui demandai quelles mesures avaient été ou devaient être prises pour que les commis, chargés de la visite et de l'examen des passe-ports, dans tous les bâtimens qui descendaient la rivière, nous laissassent passer ; et quelle espérance un peu raisonnable nous pouvions avoir d'échapper aux corsaires anglais, qui couvraient alors l'Océan. Duchâtel répondait vaguement que tout cela était facile ; cependant il n'indiquait aucun moyen. C'était un jeune homme intrépide que Duchâtel ; mais sa légèreté, son imprudence allaient jusqu'à la témérité. En ce moment, par exemple, il logeait à l'auberge et sous son nom ; il se promenait par toute la ville, ne cachait

à personne qu'il était député et proscrit ; enfin, il faisait publiquement fréter cette barque ; et nous étions trop heureux qu'il eût bien voulu consentir de ne pas dire qu'elle devait servir encore à d'autres qu'à lui.

Au reste, que de qualités rechetaient ce défaut ! De quel véritable courage il avait fait preuve en des temps difficiles !

Ne sachant de quoi l'inculper pour le perdre, ils eurent recours à leur moyen familier, d'imputer à autrui leurs propres crimes. Ils l'accusèrent d'être en correspondance avec la Vendée, et d'avoir porté les armes pour elle, tandis qu'au contraire il s'était battu contre les royalistes, toute la journée du 20 mai, devant Nantes ; et avait, presque autant que Beysser, contribué à leur défaite de ce jour-là..... Il est mort cependant, ce courageux républicain il est mort sur l'échafaud, poursuivi de

cette calomnie de royalisme! Mais aujourd'hui, les vrais fauteurs de cette guerre de la Vendée nous sont connus; la plupart ont payé leurs trahisons de leur tête; Duchâtel est vengé !

Ma Lodoïska cependant venait de trouver à la campagne une jolie petite maison avec un assez grand jardin. Elle m'y attendait; j'y volai; je te laissai, mon cher Barbaroux, mais tu me le pardonne: tu sais quelle passion j'avais pour elle, et comme elle en était digne! Je t'ai vu au milieu des plaisirs variés, dont t'enivraient tour-à-tour mille enchanteresses attirées par ta beauté, mais aussitôt délaissées par ton inconstance; je t'ai vu cent fois envier les délices de cet amour, à la fois vif et tendre, respectueux et fortuné, toujours fidèle et toujours nouveau, de ce véritable amour que m'inspirait, que me rendait mon épouse.

D'abord, en cas d'attaque, elle me construisit une retraite impénétrable aux assassins. Nos précautions ainsi prises, nous nous abandonnâmes à la douceur présente de notre position. Nous reprîmes cette vie simple et solitaire qui avait pour nous tant de charmes et qu'il nous avait été si pénible de quitter. Peu de personnes venaient troubler notre délicieuse retraite, et ce n'était jamais que le soir. Tout le jour nous jouissions du bonheur d'être ensemble. Eh! pourquoi le jour n'avait-il alors que vingt-quatre heures! Quelles étaient belles ces journées, obtenues après tant d'orages, hélas! et que tant d'orages encore allaient suivre! O *Penars!* lieux à jamais présens à mon souvenir, devenez chers aux vrais amans! Vous m'avez rendu tous les délices d'*Évry*.

Aussi ne voulus-je point quitter Penars pour aller dans la barque. J'attendais d'ail-

leurs l'embarcation plus sûre que Péthion et Guadet faisaient préparer dans Brest. La barque partit emportant neuf voyageurs. C'étaient Cussy, Duchâtel, Bois-Guyon, Girey-Dupré, Salles, Meillant, Bergoin, un espagnol, nommé Marchena, digne et malheureux ami de Brissot; et Riouffe, bien désolé de ne pas partir avec nous. Les deux derniers étaient venus combattre avec nous pour la liberté dans Caen, et depuis ils avaient voulu partager tous nos périls.

Au moment du départ seulement, Guadet, Buzot et Péthion avaient fait dire qu'ils se rendraient incessamment à Bordeaux par une autre voie. J'avais, depuis long-temps, annoncé que je suivrais leur destinée; et, très-heureusement pour lui, Barbaroux venait de prendre la petite vérole. Je dis heureusement, car tous ceux qui ont mis le pied dans ce malheureux bateau, ont été bientôt pris.

Au reste, voici l'instant de rapporter que B*** était venu, comme je l'avais prévu, nous chercher à Quimper. Il n'eut pas de peine à trouver Duchâtel. Celui-ci, ne voulant plus confier nos secrets à personne, lui dit que nous étions dans les environs de l'Orient.

Heureusement les commissaires montagnards n'osaient encore entrer dans le Finistère, où l'opinion publique les réprouvait toujours. Ils s'y faisaient précéder par des émissaires chargés de préparer les jacobins à coups d'assignats. Un parti maratiste commençait à lever la tête dans le club de Quimper. On y motionnait de faire des visites domiciliaires dans les maisons voisines de la ville, où le bruit courait que *des traîtres à la patrie* étaient recélés. Le bonheur de Penars était trop grand; il fut court; à peine il commençait, quand il y fallut renoncer.

J'allai me jeter à quelques lieues de-là, dans une maison isolée, où d'excellentes gens me prirent en pension. Séparé de mes amis, séparé de Lodoïska, j'éprouvais un ennui mortel. C'est là que je fis *mon hymne de mort*. Je voulais, si je tombais aux mains de mes ennemis, le chanter en allant à l'échafaud.

AIR : *Veillons au salut de l'empire!*

Des vils oppresseurs de la France,
J'ai dénoncé les attentats :
Ils sont vainqueurs, et leur vengeance
Ordonne aussitôt mon trépas.
Liberté ! liberté ! reçois donc mon dernier hommage :
Tyrans, frappez ! l'homme libre enviera mon destin :
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est le vœu d'un républicain !

Si j'avais servi leur furie,
Ils m'auraient prodigué de l'or ;

J'aimai mieux servir ma patrie,
J'aimai mieux recevoir la mort.
Liberté! liberté! quelle âme à ton feu ne s'anime:
Tyrans, frappez! l'homme libre enviera mon destin;
Plutôt le trépas que le crime,
C'est le vœu d'un républicain!

Que mon exemple vous inspire,
Amis, armez-vous pour vos lois:
Avec les rois Collot conspire,
Écrasez Collot et les rois!
Robespierre, et vous tous, vous tous que le meurtre accompagne!
Tyrans, tremblez! vous devez expier vos forfaits:
Plutôt la mort que la montagne,
Est le cri du fier Lyonnais!

Et toi, qu'à regret je délaisse,
Amante, si chère à mon cœur!
Bannis tout indigne faiblesse,
Sois plus forte que ta douleur!

Liberté ! liberté ! ranime et soutiens son courage !
Pour toi, pour moi, qu'elle porte le poids de ses jours :
Son sein, peut-être, enferme un gage,
L'unique fruit de nos amours !

Digne épouse, sois digne mère,
Prends ton élève en son berceau !
Redis-lui souvent que son père,
Mourut du trépas le plus beau !
Liberté ! liberté ! qu'il t'offre son plus pur hommage !
Tyrans, tremblez ! redoutez un enfant généreux !
Plutôt la mort que l'esclavage,
Sera le premier de ses vœux !

Que si d'un nouveau Robespierre
Ton pays était tourmenté,
Mon fils ne venge point ton père,
Mon fils, venge la liberté !
Liberté ! liberté ! qu'un succès meilleur l'accompagne !
Tyrans, fuyez ! emportez vos enfans odieux !
Plutôt la mort que la montagne,
Sera le cri de nos neveux !

Oui, des bourreaux de l'Abbaye
Les succès affreux seront courts !
Un monstre effrayait sa patrie,
Une fille a tranché ses jours !
Liberté ! liberté ! que ton bras sur eux se promène !
Tremblez, tyrans ! vos forfaits appellent nos vertus !
Marat est mort chargé de haine,
Corday vit auprès de Brutus !

Mais la foule se presse et crie :
Peuple infortuné, je t'entends !
Adieu, ma famille chérie,
Adieu mes amis de vingt ans !
Liberté ! liberté ! pardonne à la foule abusée !
Mais, vous, tyrans ! le Midi peut encor vous punir :
Moi, je m'en vais dans l'Élysée,
Avec Sydney m'entretenir !

J'étais depuis plus de quinze jours dans cette retraite où le temps me semblait bien long, quand un garde national vint m'y

demander. C'était un inconnu, qui m'avait rendu le plus important service. Au moment où ma Lodoïska, dénoncée au club par un homme qui avait dit, en propres termes, que puisque la femme de Guadet avait été mise en état d'arrestation, on pouvait bien y mettre la sœur de Louvet; en ce moment il avait été l'avertir, et l'avait recueillie chez lui. Maintenant il venait m'inviter à partager son asile. Jugez de ma joie!

En attendant que la nuit fût venue, le bienfaisant envoyé de Lodoïska prit quelque repos. Il en avait besoin; car j'aurais dû recevoir la veille une lettre de ma femme, laquelle ne m'était parvenue que le matin même de ce jour. Lui cependant comptant que je me rendrais, la nuit dernière, à un endroit désigné, m'y avait attendu jusqu'à l'aurore et par un affreux temps; inquiet de ne m'avoir pas vu, il avait fait plusieurs lieues pour m'apporter

un nouveau billet de ma femme, et pour m'offrir tout ce qui me conviendrait chez lui. Tant de zèle me paraîssait plus étonnant de la part d'un homme qui ne me connaîssait que de réputation ; mais j'avais à faire à l'un des mortels les plus généreux et les plus extraordinaires dont cette terre puisse se glorifier. Rien ne lui coûtait lorsqu'il s'agissait de rendre service à ceux qu'il croyait mériter son estime.

Il nous cachait tous deux dans une chambre au-dessus de laquelle logeait un gendarme, que ses camarades visitaient toute la journée ; et ceux-ci frappaient souvent à notre porte, croyant que c'était celle de leur ami. Y avait-il quelque dangereux message à faire, il s'en chargeait. Un vil coquin, digne commissaire du pouvoir exécutif, venait d'arriver, apportant des ordres secrets : il allait l'aborder, boire avec lui, tâcher de savoir ce qui l'amenait.

Barbaroux était sur le point de manquer d'asile ; il offrait de faire mettre dans notre petite chambre un troisième lit. Des visites domiciliaires étaient ordonnées : n'importe, il ne souffrirait pas que nous quittassions sa maison ; lui-même il nous faisait, avec une promptitude et une adresse sans égales, une cache en bois, difficile à découvrir. A l'époque critique où presque toutes les maisons étaient fouillées, ma femme et moi nous passâmes un jour, un jour tout entier dans cette niche ; lui cependant attendait tranquillement dans la chambre, et si les inquisiteurs venaient à nous découvrir, il les combattrait avec moi jusqu'au dernier soupir. L'embarcation toujours attendue était bien différée : il irait à tout risque prendre des informations et presser l'instant du départ. Nous aurions peut-être besoin de passeports : s'il ne pouvait nous en procurer, il nous en fabriquerait. En attendant l'embar-

quement, qui pourrait tarder beaucoup encore, ma femme parlait de tenter vers Paris une incursion bien nécessaire au salut des débris de notre mince fortune: afin de pouvoir aider ou défendre ma femme au besoin, il irait et vendrait avec elle. Enfin, j'étais inquiet de Péthion, de Guadet, de Buzot; il avait, depuis si long-temps, un si grand désir de les voir! si je ne craignais pas de lui confier le lieu de leur retraite, il irait les embrasser de ma part. Au reste, il ne céderait à personne l'avantage de nous accompagner avec chevaux, armes et provisions, jusqu'au bord de la mer le jour que nous partirions.

Au reste, c'était un homme universel que notre ami; bon marin, bon militaire, bon médecin, menuisier adroit, serrurier habile, grand marcheur dans l'occasion, au besoin maître d'escrime; propre encore à une comptabilité, à une administration,

fort bien dans un bureau, dans un cabinet, dans une manufacture, dans un comptoir. Mais ce qui contribua beaucoup à lui concilier toute mon estime, ce fut le goût que je lui reconnus pour les sciences douces, pour ces beaux-arts qui annoncent les penchans tranquilles ou vertueux de ceux qui les cultivent; il était peintre, dessinateur, architecte et botaniste; et dans son intérieur, que de qualités aimables et solides! économe à la fois et libéral, laborieux et désintéressé, attentif et doux avec ses domestiques : si bon avec son enfant! si tendre avec sa femme! Oh! quand je l'eus vu dans sa vie privée, combien je m'énorgueillis d'avoir conquis son amitié!

Ce fut chez lui que nous apprîmes la nouvelle que Toulon venait de se donner aux Anglais. Qui l'avait livré cependant? La foule imbécille disait : Ce sont *les fédéralistes*. Les personnes moins ignorantes

trouvaient plus naturel que le désespoir eût poussé ses habitans à cette extrémité, et que, réduits à choisir, ils eussent encore préféré le joug étranger à celui des dominateurs de la convention. Les hommes mieux instruits ne doutaient pas que ce ne fût *la montagne*. Et d'abord, qu'on se rappelle les manœuvres de Wimpfen pour nous enfermer dans Caen, y établir le siége de l'insurrection de l'Ouest, nous pousser à des mesures qui nous donnassent les couleurs de la royauté et du parti anglais, fournir ainsi à la montagne tous les moyens de nous dépopulariser, de discréditer notre cause, d'en détacher tous les départemens vraiment républicains, et de nous immoler sur l'échafaud, en rejetant sur nous, avec toutes les apparences de la justice, tous ses propres crimes. Cette tentative, manquée à l'Ouest, devenait plus nécessaire au Midi. Là se trouvait une foule

d'hommes ardemment épris de la liberté; là, régnait un esprit public excellent; là, étaient honorés et chéris ceux des fondateurs de la république, arrachés à leurs fonctions le 31 mai; là, étaient méprisés et haïs les Marat, les Robespierre, tous les exterminateurs; et Marseille venait d'acquérir les preuves juridiques que ceux-ci n'avaient cessé de conspirer pour remettre d'Orléans sur le trône, si ce n'est Robespierre qui, pourtant, les servait, mais dans d'autres vues, je crois l'avoir assez dit. Marseille avait d'abord, avec son énergie ordinaire, donné le signal de la résistance à l'oppression. Il avait été si bien reçu, qu'elle se trouvait au centre d'une coalition départementale, qui, dans son vaste contour, embrassait à la gauche Nîmes, Montpellier, Narbonnne, Perpignan, Toulouse, Montauban, Bordeaux; à la droite, Aix, Lyon (là les chefs militaires étaient en

secret royalistes, mais auraient été suffisamment contenus par les administrations et le peuple, tous républicains), Bourg, Lons-le-Saunier, Besançon; et sur son front, Angoulême, Limoges, Clermont, Moulins, Châlons, Dijon même; puis s'avançant en pointe jusqu'à Reims, par Troyes et Châlons, faisait une bonne moitié de la France, et menaçait d'écraser de sa masse tous les agens des rois. Il fallait donc qu'ils rompissent, à quelque prix que ce fût, ce terrible faisceau. Si, parmi les villes coalisées, l'une des plus importantes arborait les étendards de la royauté, le reste de la coalition indignée s'allait précipiter sur elle. Le Midi, prêt à s'élancer sur les tyrans de Paris, s'arrêterait pour tourner ses efforts contre une partie de lui-même; la montagne, en l'y invitant, se disculperait du reproche de royalisme, elle le rejeterait indirectement sur les

proscrits du 31 mai. L'insurrection des républicains serait étouffée.

Eh! quelle ville était plus propre que Toulon à cette manœuvre du machiavélisme montagnard! Une foule considérable d'artisans, sans lumières et sans volonté qui lui fut propre, y était toujours disposée à recevoir, pour un morceau de pain, les impressions diverses qu'on lui voudrait suggérer. Depuis long-temps, au moyen de quelques assignats, on la faisait se mouvoir pour l'anarchie : dès qu'on le voudra, avec quelques assignats encore, on lui fera demander, en apparence du moins, le retour de l'ordre. Les principaux chefs de la marine et de la garnison, pour la plupart, sont royalistes : le dernier ministre de la marine, entièrement dévoué à la faction, a choisi les hommes qui seront à la tête du mouvement; on leur a dit le mot du guet, comme à Wimpfen; c'est pour la

